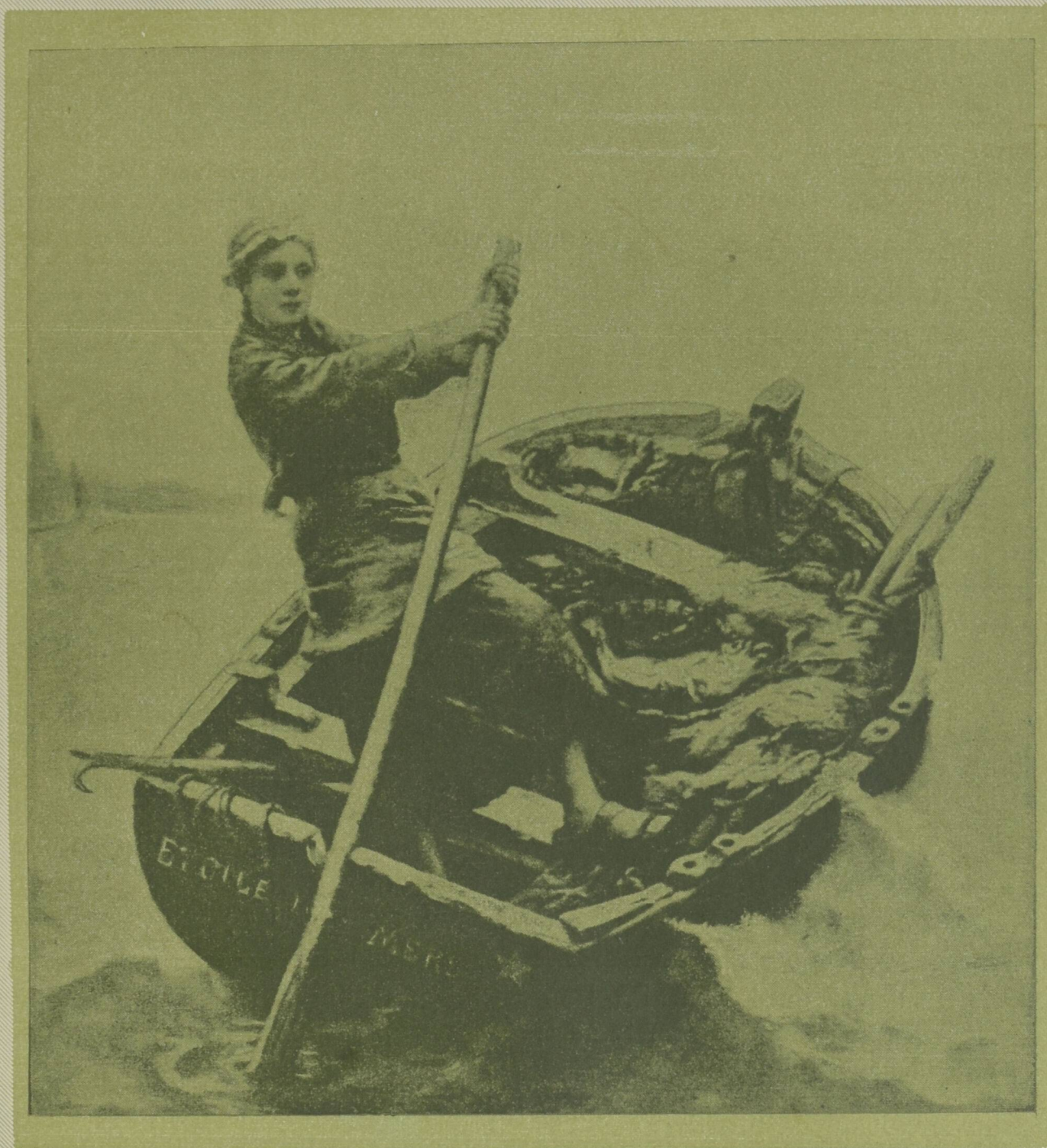


L'APÔTRE



G. HAQUETTE

À LA GODILLE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lectures pour tous, jeunes et vieux

TEXTE.

Page		
41 —	L'as-tu lu, ma chère ?	J.-ALBERT FOISY.
43 —	La Toussaint du diable.	O. LAC.
45 —	L'assomption d'Énoch et d'Élie	(Revue des Objections).
51 —	Les fréquentations.	R. P. HAMON, S.J.
53 —	Un centenaire : Rosa Bonheur.	PIERRE DELBARRE (Le Noël).
59 —	Les mouches à feu.	
60 —	La famille Daudet.	F. B.
62 —	Les Éphémérides canadiennes: septembre 1922	
65 —	La machine humaine : Le foie.	LE VIEUX DOCTEUR.
66 —	Comment on devient sourd	G. B. (La Croix).
68 —	Quelques recettes pratiques	MARIE ROLLET.
69 —	La main du prêtre (poésie).	R. P. V. DELAPORTE, S.J.
70 —	Quel nom lui donner ?	(B. P. de l'Immaculée Conception).
71 —	Attitude illogique.	(Le Travailleur).
73 —	L'apprentissage.	
73 —	Les voix secrètes (poésie)	E. GRENIER.
74 —	Pour s'amuser.	
75 —	Les trois anges	
75 —	Le coin de grand-père (poésie).	L. TOURNIER.
76 —	L'héritier des ducs de Sailles (feuilleton).	M. DELLY.

ILLUSTRATIONS

45 —	Vue de la partie centrale du Lac Archambault, dans le comté de Terrebonne	
52 —	Le nouveau pont de Batiscan	
54 —	Labourage Nivernais.	(Tableau de Rosa Bonheur).
61 —	S. G. Mgr J.-Eug.-L. Limoges, évêque-élu de Mont-Laurier	
63 —	Feu M. R.-B. Angus.	
63 —	Feu l'abbé Lucien Gagné	
64 —	Statues de Pierre Gaultier de Varennes de la Vérendrye et de Pierre Boucher	
69 —	L'Île St-Jean et le barrage sur la rivière des Mille-Iles, à Terrebonne.	
72 —	Le vieux Québec : Batterie St-Charles sur les Remparts	

TARIF DES ANNONCES : 5 sous la ligne agate, pour une circulation de 4,000, susceptible d'augmentation de 1/2 sou par chaque 1,000 d'accroissement de la circulation.

BASE ACTUELLE DE L' " APÔTRE "		(Regard texte)	(Couvert. intérieure)	(Couvert. extérieure)
1 page 360 lignes à 5 sous.	\$18.00	\$21.60	\$27.00	\$36.00
" 270 " " 5 " 	13.50	16.200	20.25	27.00
1/2 " 180 " " 5 " 	9.00	10.80	13.50	18.00
" 90 " " 5 " 	4.50	5.40	6.75	9.00
8 " 45 " " 5 " 	2.25	2.70	3.38	4.50

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, OCTOBRE 1922

No 2

L'as-tu lu, ma chère?

VOILA une question que l'on entend très souvent.

Deux amies se rencontrent; l'une porte précieusement, sous son bras gauche, une brochure dont la couverture d'un jaune attrayant fait immédiatement penser aux grands romanciers à la mode.

Après les échanges de congratulations ordinaires et les nouvelles les plus récentes débitées d'une façon pressée, dans un style plein d'élisions et d'apostrophes, celle qui ne porte rien aperçoit le volume que l'autre a pris soin de mettre bien en évidence sous les yeux de son amie.

"Que lis-tu de si intéressant?" demande-t-elle.

"Oh, ma chère, c'est le "Soupir d'Amour" de Machin. Si tu savais comme c'est intéressant. Tu sais, ça ne vient pas de la bibliothèque des Enfants de Marie — ici on s'arrête pour rire d'une façon entendue —.

"Que tu es chanceuse!" s'écrie l'autre. "Je ne puis rien lire d'intéressant. Figure-toi que maman et papa tiennent absolument à savoir ce que je lis et chacun des volumes que j'apporte à la maison subit leur censure. C'est bien ennuyeux!"

Une expression de tristesse et de pitié emplit les yeux de l'autre et sa voix, sa belle voix flûtée tremble d'une sainte indignation contre une tyrannie aussi odieuse, quand elle console son amie:

"Tiens, dit-elle, je viens de terminer celui-ci, apporte-le à ton bureau où tu le liras à tes moments libres. Tu verras comme cela repose des choses assommantes qu'on daigne bien nous permettre de lire."

Cette petite conversation se répète des milliers de fois; la même pitié se manifeste par la même tentation et la même violation de la défense maternelle.

Malheureusement, elles sont bien plus nombreuses celles qui lisent à tort et à travers tout ce qui leur tombent sous la main sans que personne à la maison ne s'en inquiète.

Il semble, aujourd'hui qu'une jeune fille ou un jeune homme, dès qu'ils ont seize ans, sont les seuls juges des livres qu'ils doivent lire; que les parents se désintéressent complètement de toute censure à ce sujet.

Sans doute, ces bons parents, pendant la jeunesse de leurs enfants, ont été très attentifs à ne pas laisser à leur portée, des bouteilles d'iode, des boîtes de lessive ou des tablettes de bichlorure de mercure, ils auraient craint l'empoisonnement, la mort pour ces chers petits.

Ils ont protégé le corps; bien plus, ils ont voulu que l'âme soit belle et ils leur ont appris leurs prières, les ont amenés à l'Eglise, leur ont parlé du petit Jésus et de sa sainte Mère; ils les ont, en un mot, initiés aux beautés et aux grandeurs de notre religion.

Et après?

Quand l'âge des passions naissantes est arrivé, on abandonne ces jeunes âmes à tous les pièges qui se présentent sur leur route et les moindres ne sont pas ceux qui se rencontrent dans des lectures mal choisies.

* * *

Les auteurs les plus réputés n'ont jamais manqué une occasion de dénoncer la lecture des romans. Jean-Jacques Rousseau, qui n'était pas scrupuleux, écrivait: "Jamais fille chaste n'a lu de romans; de toutes les séductions c'est la plus

“ perfide ; les romans, comme les spectacles, ne sont faits que pour les peuples corrompus.”

Et Louis Veuillot disait : “ Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif, c'est la plume dans les mains sales. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en semence de crimes.”

Sainte-Beuve que la pudeur n'a jamais fatigué écrivait, des romans de Balzac : “ Quand j'ai lu de ces choses-là, j'ai besoin de me laver les mains.”

L'Eglise, de sa voix autorisée a fait une liste de tous les ouvrages qu'elle défend sous peine de péché mortel. Quant aux autres qu'elle n'a pas catalogués, cela ne veut pas dire qu'ils sont tous permis à tout le monde. Elle fait un impérieux devoir aux parents de surveiller les lectures de leurs enfants tout comme de surveiller leurs fréquentations, plus encore.

Ceux qui ferment les yeux à cette obligation chargent leur conscience d'une responsabilité qui leur sera très lourde au moment de paraître devant Dieu. De plus ils se préparent des jours de malheur.

S'ils laissent leur enfant se perdre dans la lecture de livres mauvais ils seront les premiers à souffrir ; sur eux d'abord rejaillira le déshonneur et ils n'auront pas la triste consolation de dire qu'ils ont tout fait pour empêcher cette perte.

* * *

C'est pour combattre le mal causé par les mauvaises lectures, c'est pour attirer les jeunes vers des livres et des publications irréprochables que l'Eglise, par ses Papes, ses Evêques et ses prêtres, fait tous les sacrifices pour établir des œuvres de presse et de propagande de bons livres.

Les fidèles doivent encourager ces œuvres. Ils doivent comprendre que c'est pour la protection de leur esprit et de leur cœur qu'elles sont fondées ; c'est pour la sauvegarde de l'innocence de leurs enfants.

De tous les côtés on voit surgir des publications qui tendent au succès par l'exploitation éhontée de toutes les passions, par les appels les moins déguisés à la luxure et à l'extravagance. Les bonnes publications sont rares ; elles commencent humblement et comptent sur la générosité et le dévouement des gens de bien pour étendre leur influence.

L'Apôtre est de ce nombre et chacun des lecteurs de cette revue devrait se faire un devoir de recruter un ou deux abonnés afin de permettre à cette publication qui offre toutes les garanties au point de vue moral, de se développer et devenir aussi attrayante que toutes les autres.

N'oublions pas les paroles si vraies et si justes que M. Beaudon de Mony écrivait en 1875 : “ J'ai la conviction que, si les catholiques ne se portent pas avec zèle et activité du côté de la presse, ils travailleront inutilement, ils feront un travail de Sisyphe. Ils construiront des églises, on les leur démolira ; ils multiplieront les écoles, on les leur fermera ; et ainsi toutes les œuvres disparaîtront parce qu'ils n'auront pas eu de presse.”

Ces paroles prophétiques se sont réalisées en France ; elles sont en train de se réaliser aux Etats-Unis parce que les catholiques de langue anglaise, qui ont fait toutes sortes d'œuvres, ont négligé les œuvres de presse. Si les catholiques de langue anglaise aux Etats-Unis avaient une presse quotidienne aussi puissante que les catholiques d'autres langues, il ne serait pas question d'attaquer les écoles paroissiales.

J.-ALBERT FOISY

LE GLACIER AUX INSECTES PRÉHISTORIQUES

Voici une découverte qui va remuer le monde savant. Des millions d'insectes préhistoriques viennent d'être découverts dans un glacier par des spécialistes de géologie glaciaires, dirigés par le docteur William Clinton Alden.

A Wyoming, dans les montagnes de Yellowstone Park (Etats-Unis), est un ancien glacier d'une superficie de 3,348 milles carrés. Il a été découvert en 1889. Il était connu depuis lors sous le nom de “ glacier aux sauterelles ”, à cause des myriades d'insectes qu'on prenait pour des sauterelles glacées et qui couvraient la façade d'un pic à une hauteur de 200 pieds.

On vient de démontrer que ces insectes ne sont pas des sauterelles, mais des insectes d'une espèce inconnue, et si bien conservés par les glaces éternelles, qu'il sera possible d'étudier tous les détails de leur anatomie.

La Toussaint du diable

EN l'an de grâce 1917, la troisième de la grande guerre, le 31 octobre, veille de la Toussaint il se fit dans les enfers un vacarme de tous les diables.

Béelzébub, le prince du royaume des ténèbres, avait clamé avec un immense fracas de tonnerre à tous ses diables et diabolins :

— Réjouissez-vous ; demain, c'est notre Toussaint à nous, je vous promets de vous ramener à chacun une âme de Français à rôtir...

Pensez donc si tous les démons hurlaient d'aise et brandissaient en gambadant leurs plus grands tisonniers : une âme de Français à rôtir !...

D'un coup d'aile qui dégageait une terrible odeur de soufre, Béelzébub partit à travers l'espace.

Il arriva sur le front en agitant de joie sa longue queue fourchue qui semait des éclairs.

Il se pencha sur le bord d'un gourbi.

Malgré la canonnade, les poilus dormaient : les uns appuyés contre la paroi, les autres étendus sur leurs sacs. D'une poche sortait un papier assez froissé.

— C'est le *Flambeau*, se dit-il, mon *Flambeau*. Ce qu'il a dû passer de mains en mains !

(Au lieu du mauvais livre, il découvrit un bon journal).

D'un bond, Béelzébub avait sauté à 100 milles de là.

Il tomba au bord d'une tranchée obscure... comme toutes les tranchées, la nuit.

Ça chuchotait.

— A la bonne heure ! se dit-il, ici du moins ça va. Ils se répètent sans doute les malpropres que j'ai fait imprimer dans le *Feu* de l'ami Gugusse.

Il écouta.

De grosses voix qui se faisaient douces, très douces, (rapport que les Boches étaient de l'autre côté) murmuraient des mots à peine intelligibles.

Mais le diable comprit bien ; et voici ce qu'il entendit :

...ainte Marie, ...ère de Dieu, pié pou... nous, pov' pécheu.

— Qu'est-ce que ça ! rugit-il.

Et son rugissement éclata comme une grenade au milieu du groupe.

Sans trop remuer, les poilus se palpèrent ; tous leurs abatis étaient là. Et les grosses voix qui se faisaient douces, très douces, achevèrent en un tranquille murmure :

Maintenant et à l'heur' de not' mort' soit-il.

De rage, Béelzébub avait plongé sous terre avec un juron immense. Fallait-il donc qu'il la retrouve partout ? C'est elle qui lui écrase toujours la tête. Ah ! sans elle, comme toutes les âmes, même les âmes de Français, tomberaient dans son enfer !

Les braves gens de chrétiens se découragent parfois, le diable, jamais.

Il avait promis à tous ses diabolins un *Gaudeamus* d'inférieure Toussaint. Il tiendrait parole : chacun d'eux aurait une âme de Français à rôtir.

Avant donc de faire déclencher la redoutable attaque du 1er novembre, qui devait lui rabattre tant et de si bon gibier, il fallait faire une dernière inspection.

Et puis, si les soldats lui échappent, il est sûr d'avoir les officiers. Et ça, c'est la fin du fin.

La cagna était plus vaste, plus confortable, mieux éclairée, presque illuminée. Tous ces messieurs à deux, trois et quatre galons étaient sans doute en train de faire ripaille et de sabler le champagne pour se refaire le cœur. Qui sait même si l'un de ses commis diabolins n'avait pas réussi à faire pénétrer jusque-là quelques-unes de ces créatures que Jeanne d'Arc faisait chasser à coup de fouet ?

Horreur ! sept fois horreur !

Que vit l'infortuné Béelzébub ?

Des officiers à deux, trois ou quatre galons, tous debout, le képi à la main, tous le visage tourné vers le fond de la cagna dans une attitude de solennelle cérémonie. Le fond de la cagna était éclairé comme un autel des Catacombes. Horreur ! sept fois horreur !

Un cri rauque s'étouffa dans sa gorge toute en feu.

Dans un geste de désespoir fou, il allait s'arracher les cornes et s'enfuir.

Mais, soudain, une lumière étrange l'enveloppa, une lumière qui, pour les cœurs purs, eût

été douce comme une aube de printemps et blanche comme une âme de première communiant, mais qui, pour Satan, était plus suppliante que le feu de l'enfer.

— Maudit, lui cria le grand Archange saint Michel (car c'était lui), tu resteras là jusqu'à la fin !

Et Béelzébub, la gorge ralante dans la boue, et tout le corps aplati sous le pied de l'Archange, comme un lézard sous un tank, dut tout voir et tout entendre.

Un officier à trois galons quitta son dolman, revêtit l'aube blanche, puis la chasuble ; un autre officier à genoux au pied de l'autel allait répondre aux paroles sacrées.

Le prêtre-capitaine fit un grand signe de croix (le diable en éprouva une violente commotion électrique), puis, à haute voix, il commença la messe de la Toussaint : "*Gaudeamus omnes in Domino* : Réjouissons-nous tous dans le Seigneur . . ."

— Aïe ! fit Béelzébub.

— Chut ! lui dit l'Archange.

La messe continua . . . Puis, bientôt, des profondeurs des cieux, comme de tous les sanctuaires de la terre et de toutes les catacombes du front, jaillit la prière sublime, l'hymne d'adoration de toute créature à son Créateur : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !*

Tout l'enfer en tremblait.

. . . Puis il vit tous ces officiers s'agenouiller sur le sol, et incliner profondément la tête au moment solennel où le Christ Jésus, fils de Marie, vivant, était élevé entre les mains du prêtre . . .

O Salutaris Hostia !

— Regarde, adore et tremble, dit saint Michel au dragon.

Tout le corps du dragon frémit de rage et de révolte. Encore un instant . . . puis il vit le prêtre se retourner, tenant l'Hostie entre ses doigts.

Le démon râlait.

Ecce Agnus Dei . . .

Et tous les officiers s'approchèrent . . .

Corpus Domini nostri Jesu Christi . . .

Et Satan entendit dans ce grand silence, comme de légers frémissements d'ailes. C'étaient les Anges gardiens de ces héros, c'étaient les Anges de France qui avaient grand'peine à

porter vers le ciel tant de si ferventes prières et de sublimes sacrifices.

— Que la France est belle ! se disaient-ils entre eux.

Satan aurait voulu se dégager et rentrer sous terre.

— Reste-là, maudit, lui dit le grand Archange, tu n'as pas tout vu ni tout entendu.

Et le prêtre se retourna encore vers l'assistance, traça un grand signe de croix : *Benedicat vos omnipotens Deus . . .*

Puis le prêtre, à genoux au pied de l'autel, pria encore avec ses camarades.

— Écoute, dit saint Michel à Lucifer, écoute la prière que ces officiers français, avant de monter à l'attaque, vont m'adresser à moi, prince de la milice céleste et vainqueur des grands combats.

Béelzébub fut bien obligé d'écouter frémissant et il entendit :

Saint Michel Archange, défends-nous dans la bataille ; sois notre secours contre Satan et tous les malins esprits ; et toi, généralissime de l'armée du ciel . . . refoule Satan au fond des enfers.

Et l'Archange, d'un plus vigoureux coup de lance, frappa la tête du dragon, puis, rejetant du pied cette loque pantelante, il lui lança cet anathème : *Vade retro, Satanas ! Arrière, Satan !*

Écrasé, fourbu, pantelant, déchiqueté, mais surtout, broyé dans son orgueil, Béelzébub avait dû assister à la messe, et quelle messe ! Il avait dû subir le *Gaudeamus omnes in Domino* de la Toussaint.

Et, écumant de rage, il rentra dans son enfer sans apporter à ses diablons une seule âme de Français.

O. LAC.

LE LAC AUX POISSONS CUITS

Voici un pendant, un pendant authentique à l'histoire des alouettes tombant toutes rôties du ciel. Les riverains du lac Lucrin, près de Naples, ont pu, dernièrement, pêcher des poissons tout cuits.

On attribue le phénomène à une fissure qui se serait produite dans le sous-sol, et aurait donné passage à une source chaude venant d'un volcan voisin. Déjà une éruption du Monte-Nuovo avait, il y a quelques années, comblé une partie du lac.



Lac Archambault, (partie centrale)

VUE DE LA PARTIE CENTRALE DU LAC ARCHAMBAULT, DANS LE COMTÉ DE TERREBONNE

L'assomption d'Énoch et d'Élie

SONT-ILS MORTS ? — OÙ SONT-ILS ? — REVIENDRONT-ILS SUR LA TERRE ?

SIL y a deux destinées mystérieuses, ce sont bien celles de ces deux personnages. La Bible nous dit qu'ils ne sont pas morts comme les autres hommes, mais ont été enlevés au ciel. Ils partagent cette gloire avec le Christ et la sainte Vierge, et encore Jésus et sa mère sont-ils morts. L'incrédulité voit là une fable.

Que faut-il donc en penser ? Que nous dit exactement l'Écriture ? N'y a-t-il rien dans son récit qui soit contraire à la raison ? Devons-nous croire à ces assomptions ou y voir une allégorie ?

Examinons successivement le cas d'Énoch et celui d'Élie.

I.— ÉNOCH

A).— SON ENLÈVEMENT AU CIEL

D'après l'Écriture, Énoch était un très saint personnage, ami de Dieu et comblé de ses grâces : *placuit Deo*. Dieu a-t-il pu le préserver

de la mort et le transporter vivant au ciel ou ailleurs ? La question, *ainsi posée*, est facile à résoudre. Ce n'est pas seulement la foi, c'est la raison ou la philosophie elle-même qui nous dit que Dieu peut faire des miracles. Le nier serait nier la puissance infinie du Créateur et par suite le Créateur lui-même. Nous n'avons pas à démontrer ici ce principe, car il dépasse et domine la question : nous le supposons prouvé et admis comme point de départ de cette controverse, sans quoi il est inutile de la poursuivre.

En conséquence, nous regardons comme *possible et croyable en soi*, même au point de vue de la raison pure, ce double miracle, la préservation de la mort et l'enlèvement au ciel d'Énoch et d'Élie. Il n'est pas plus difficile à Dieu que tous les miracles en général et que l'Ascension du Christ et l'Assomption de la Vierge en particulier. Mais est-il réel ? La question revient à celle-ci : Est-il révélé par

Dieu ? Voici d'abord les textes qui nous le font connaître.

DE LA GENÈSE : “ Énoch marcha avec Dieu, et il disparut, parce que Dieu l'enleva. *Ambulavitque cum Deo et non apparuit, quia tulit eum Deus* ”. (Gen. V. 24.).

DE L'ECCLÉSIASTIQUE : “ Énoch plut à Dieu et fut transporté au paradis pour apporter la pénitence aux nations. *Enoch placuit Deo et translatus est in paradisum ut det gentibus pœnitentiam* ”. (Eccli. XLIV. 5).

“ Nul vivant ne fut comparable à Énoch qui fut enlevé de la terre ”. (Eccli. XLIX. 16).

DE SAINT PAUL : “ Par la foi, Énoch fut enlevé et ne connut pas la mort. Il disparut parce que Dieu l'enleva. *Fide Enoch translatus est ne videret mortem* ”. (Hebr. XI. 5).

Que ressort-il de ces textes ? Si nous n'avions que le premier, nous pourrions hésiter. Il n'est pas très clair. Ces mots : “ Il disparut, parce que Dieu l'enleva ”, pourraient, à la rigueur, signifier simplement la mort. Ne disons-nous pas souvent en parlant d'un défunt : “ Dieu nous l'a enlevé ”. Cependant cette interprétation semble ici peu naturelle. Alors que l'auteur sacré dit de tous les autres qu'ils moururent, pourquoi emploierait-il cette expression mystérieuse : “ Il disparut de la terre, parce que Dieu l'enleva ? ” Il semble bien qu'il y a là une intention, l'indication d'une disparition spéciale qui n'est pas la mort commune des mortels.

Mais les autres textes tranchent la question et nous disent dans quel sens il faut entendre le premier. Énoch fut transporté au paradis, selon l'Écclésiastique, Il ne connut pas la mort, selon saint Paul. La précision ne laisse rien à désirer. L'Écriture affirme donc l'enlèvement au ciel d'Énoch vivant, en corps et en âme. Saint Augustin dit que si nous ignorons — comme nous le verrons bientôt — où sont Énoch et Élie, nous ne doutons cependant pas qu'ils vivent quelque part avec les corps dans lesquels ils sont nés : “ *Quos tamen non dubitamus in quibus nati sunt corporibus vivere* ”. (De pecc. orig. II. 23).

Le miracle, restreint à ces termes, n'est plus seulement possible, il est réel, car, il est attesté par les auteurs sacrés. Il est certain *pour les chrétiens, catholiques et protestants, comme pour les juifs*, qui tiennent ces auteurs pour inspirés.

La libre-pensée ne peut le nier qu'en vertu de sa théorie générale et a priori sur l'impossibilité du miracle, et non pour une raison particulière au fait en question.

B).— SON SÉJOUR ACTUEL

Où Dieu a-t-il transporté Énoch ? L'Écclésiastique répond : *in paradisum*. Mais ce mot ne se lit que dans la Vulgate ; il n'existe pas dans le texte grec, ce qui a fait soupçonner que c'était une glose du traducteur latin ou de quelque copiste. Ce soupçon a été corroboré par la découverte du manuscrit hébreu, où il ne se rencontre pas davantage (E. Palis., Dict. bibl., au mot Henoch, col. 593). Si nous admettons ce mot *paradisum*, il ne nous renseigne pas cependant sur le véritable lieu où se trouve Énoch. Qu'est-ce en effet que ce paradis ?

Est-ce le ciel ? Non, car d'après la doctrine commune, nul être humain ne pouvait y entrer et y jouir de la vision béatifique avant la Rédemption. Les justes attendaient Notre-Seigneur dans le Limbe ou les Limbes.

Est-ce le limbe des justes antiques ? Il semble que non. D'abord, le limbe était le séjour des âmes, non des corps. Et puis, il serait étrange que Dieu eût préservé Énoch de la mort pour le replacer, immédiatement après, dans le séjour et la condition des morts.

Est-ce le paradis terrestre ? Saint Thomas l'a cru. Il nous dit qu'Énoch y vit avec Élie jusqu'à l'avènement de l'Antéchrist pour remplir alors une mission dont nous parlerons plus loin : “ *raptus est ad paradisum terrestrem ubi cum Elia simul creditur vivere usque ad adventum Antechristi* ” (S. Thom. IIIa, q. XLIX, a. 5 ad 2m et Ia, q. CII, a. 2 ad 2m). Mais saint Thomas s'appuie uniquement sur le texte de la Vulgate et il ignorait le manuscrit hébreu, découvert plus tard. D'ailleurs son opinion tenait à une conception géographique de son temps. Le paradis terrestre n'existe plus, si l'on entend par ce mot un lieu fermé, scellé, gardé par des anges, interdit aux profanes où Énoch et Élie pourraient vivre isolés : les explorateurs qui ont arpenté tout notre globe ne l'ont rencontré nulle part, et il y a longtemps que les touristes des Deux Mondes l'auraient violé. Il n'y a que l'emplacement ici-bas de ce

qui fut le paradis biblique, et encore ne pouvons-nous le situer avec certitude. Il semble être en Mésopotamie, mais ce n'est qu'une probabilité.

Est-ce quelque retraite ou grotte cachée sur une haute montagne de la chaîne des Andes ou de l'Himalaya, ou quelque caverne souterraine ? Mais nous tombons ici dans le roman et la fantaisie.

Est-ce une planète ou, d'une manière générale, quelque lieu de l'espace ? C'est ce qui semble le plus rationnel, car un corps doit être naturellement in loco, dans un lieu, et, s'il n'est pas sur notre terre, il faut de nécessité qu'il soit quelque part dans l'immensité.

Mais où est ce lieu mystérieux ? Nous l'ignorons absolument.

Que font-ils là ? Quel est leur genre de vie ? Quelle est la condition de leurs corps ? Sont-ils dans un état analogue à celui des corps glorieux ? Quel est leur statut moral et surnaturel ? Continuent-ils à mériter ?

Sur tous ces points nous sommes encore dans l'ignorance. Il semble que leur vie doit être heureuse, car l'Évangile vante leur sainteté, et beaucoup d'hommes moins justes qu'eux jouissent du bonheur céleste ; mais cette raison n'est pas péremptoire : leur bonheur pourrait être retardé et n'en serait plus tard que plus grand, surtout s'ils continuent à mériter. Et cela encore est possible, car ils ne sont pas encore in termino, au terme surnaturel de leur destinée, en possession de la vision béatifique. Bossuet dit que "leur course ne paraît pas achevée" et qu'ils reviendront aux derniers jours combattre le bon combat sur la terre. Cependant ils pourraient être plongés dans une sorte de léthargie spirituelle, en attendant un réveil et une mission ultérieure, ce qui ne serait pas un bien sans doute, mais ne serait pas non plus un mal, ni pour eux ni pour personne.

En somme cette question ne nous regarde pas. Elle est de pure curiosité, et il serait parfaitement oiseux de se livrer à des conjectures.

C).— SON RETOUR SUR LA TERRE

C'est une antique tradition qu'Énoch reviendra avec Élie dans les derniers temps, pour annoncer le second avènement du Fils de Dieu, préparer les hommes au Jugement dernier et

combattre l'Antéchrist, et qu'il sera mis à mort par l'homme de péché (Voir *Estius*. In Sent. IV, XLVII, 10 ; et *S. Thomas IIIa*, q. XLIX, a. 5 ad 2m). Mais sur quoi se base cette tradition ? L'Écclésiastique (XLIV. 5), que nous avons cité plus haut, dit qu'Énoch fut transporté au ciel pour apporter la pénitence aux nations, *ut det gentibus pœnitentiam*. Ces mots sont obscurs, et, si nous n'avions que ce texte, il ne serait pas permis d'en conclure que le prophète reviendra à la fin du monde pour convertir les peuples. Cependant son obscurité même indique qu'il a un sens caché. Ce sens caché la tradition juive, puis la tradition chrétienne, a cru le découvrir en rapprochant Énoch d'Élie. Elle admet en effet qu'Élie doit revenir sur la terre à la fin du monde. Malachie, l'auteur de l'Écclésiastique et Jésus lui-même, comme nous le verrons plus loin, le disent en des termes qui semblent péremptoires. Or l'Apocalypse (XI. 3-12) parle de deux témoins du Christ, deux prophètes qui viendront dans les derniers jours, prêcheront et feront de grands miracles pendant trois ans et demi, seront mis à mort par la bête, puis, au bout de trois jours et demi, ressusciteront et monteront au ciel. Si l'un de ces personnages est Élie, comme il semble bien, et si l'on rapproché les différents textes, il est clair également que l'autre doit être Énoch, enlevé comme Élie au ciel, et qui reviendra prêcher la pénitence aux peuples. Ces arguments d'exégèse ne sont pas dénués de force : cependant les textes sur lesquels ils s'appuient seraient peut-être susceptibles d'une autre interprétation, si la tradition juive, puis la tradition chrétienne, n'en avaient fixé le sens, en affirmant le retour des deux prophètes sur la terre.

II.— ÉLIE

A).— SON ENLÈVEMENT AU CIEL

L'assomption d'Élie est racontée en termes catégoriques au 4e livre des Rois : "Comme Élie et Élisée marchaient ensemble, un char de feu, attelé de chevaux de feu, les sépara et Élie monta au ciel dans un tourbillon : *Ascendit Elias per turbinem in cœlum* (IV Reg. II. 11).

Le livre de l'Écclésiastique, dans une apostrophe lyrique, rappelle les vertus et les mira-

cles du prophète et ajoute : " Tu as été enlevé dans un tourbillon de feu, dans un char à chevaux de feu ". (Eccl. XLVIII, 9).

Saint Jean Chrysostôme dit que le char et les chevaux qui enlevèrent Élie étaient vraiment de feu et que la flamme enveloppa le prophète sans le brûler : *Stat intrepidus super ignem... totum corpus ignis ambit, nec laeditur* (Serm. de Ascens.)

Mais à peu près tous les commentateurs rejettent cette interprétation littérale du grand orateur et, avec Cornelius à Lapidé, font observer qu'il ne faut pas multiplier les miracles sans raison. Ils disent avec Tostat que ce fut un tourbillon lumineux qui enveloppa le prophète et l'enleva dans les airs.

Élisée vit monter son maître vers le ciel et, le suivant des yeux avec une douloureuse émotion, lui cria : " Mon père, mon père, char d'Israël et sa cavalerie ! " Quand il ne vit plus Élie, il déchira ses vêtements et ramassa le manteau que le voyant avait laissé tomber pour lui et avec lequel il fit des miracles. Les fils des prophètes, qui avaient vu de loin le prodige, se demandèrent si Élie était vraiment monté au ciel et ils voulurent envoyer cinquante hommes à sa recherche, car, disaient-ils, " l'Esprit du Seigneur l'a peut-être simplement transporté sur une montagne ou dans une vallée ". Élisée, qui avait assisté de plus près au miracle, le leur déconseilla tout d'abord, mais céda à la fin à leurs instances. Les cinquante hommes battirent le pays pendant trois jours, mais sans résultat.

Élie en effet, était bien monté au ciel, *in calum*, comme dit la Vulgate, si l'on entend par là qu'il s'éleva en l'air au-dessus d'Élisée. Mais le texte ne veut probablement pas dire autre chose et ne désigne pas le séjour de la vision béatifique. La version italique, d'ailleurs, dit qu'il fut enlevé *comme* dans le ciel, *quasi in calum*, et elle ne fait que traduire la version grecque des Septante : *ôis eis ton ouranon*. Théodoret conclut de ces mots qu'Élie ne fut pas enlevé au *vrai* ciel des bienheureux. Les rationalistes vont plus loin et prétendent qu'il ne fut pas enlevé du tout. Mais leur unique raison est, comme toujours, la négation a priori du miracle. Pour nous, qui admettons la possibilité du miracle et la vérité du témoignage de l'Écriture, nous devons croire qu'Élie a bien été préservé de la mort et enlevé vivant dans le ciel.

B).— SON SÉJOUR ACTUEL

Nous n'avons qu'à répéter ici ce que nous avons dit plus haut à propos d'Énoch. La demeure du prophète semble n'être ni le vrai ciel, séjour des élus, ni le limbe des justes, ni le paradis terrestre, ni aucun lieu sur cette terre : ce ne peut donc être que quelque lieu connu de Dieu seul dans l'immensité des espaces, peut-être quelque corps céleste.

Quelle vie y mène-t-il ? Ici encore nous ne savons rien et nous renvoyons à ce que nous avons dit pour Énoch. Il n'y a aucune raison en effet de distinguer ici les deux prophètes qu'enveloppe le même mystère.

C.—SON RETOUR SUR LA TERRE

Les témoignages sont sur ce point beaucoup plus clairs et plus explicites pour Élie que pour Énoch. Mais ils nous fixent par voie de conséquence sur celui-ci, puisque le sort de l'un doit être évidemment le sort de l'autre. Nous ramenons ces témoignages à quatre.

1° L'ORACLE DE MALACHIE

C'est d'abord Malachie dont la prophétie se termine par ces mots : " Je vous enverrai le prophète Élie avant que vienne le grand et horrible jour du Seigneur. Et il ramènera le cœur des pères à leurs enfants et le cœur des enfants à leurs pères, de peur qu'à mon avènement je ne frappe la terre d'anathème." (Malach. IV, 5-6).

Le texte est catégorique : " Le grand et horrible jour du Seigneur " est celui du jugement dernier. Élie ramènera le cœur des fils à leurs pères en les ramenant à la foi et à la piété d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qu'ils ont perdus en rejetant le Messie, et il ramènera le cœur des pères à leur fils, car ces patriarches accueilleront avec joie et béniront leurs enfants prodigues revenus à la vraie religion. Et ainsi ceux-ci éviteront les anathèmes et les châtements qui, autrement, les auraient frappés.

La tradition des rabbins et celle de l'Église ont toujours cru à la réapparition d'Élie dans les derniers temps. Il est probable que cette tradition remonte au temps d'Élisée et que Malachie n'a fait que l'enregistrer sous l'inspiration de Dieu.

2° LE TEXTE DE L'ECCLÉSIASTIQUE

Nous la retrouvons dans l'Ecclésiastique, où on lit : " Tu as été enlevé dans un tourbillon de feu, dans un char attelé de chevaux de feu. Et il est écrit de toi qu'au temps du jugement, tu seras là pour apaiser la colère du Seigneur et réconcilier le cœur du père avec son fils et reconstituer les tribus de Jacob." (Eccl. XLVIII, 10). C'est plus qu'une allusion à l'oracle de Malachie, c'en est le rappel presque littéral : " La colère de Dieu " c'est l'anathème dont parle le prophète ; " la réconciliation du cœur du père avec son fils " ce sont les termes mêmes dont s'est servi Malachie.

3° L'AFFIRMATION DE L'ÉVANGILE

Cette tradition se trouve encore chez les Juifs du temps du Christ et sur les lèvres de Notre-Seigneur lui-même. Après la Transfiguration les disciples interrogent le maître : " Pourquoi les Scribes disent-ils qu'Élie doit venir tout d'abord(1) ? " Ainsi, d'après les Scribes et les Docteurs de la loi, Élie devait revenir avant l'avènement du Messie. Ces savants, quoique versés dans la science de l'Écriture et gardiens des traditions messianiques, confondaient évidemment les deux avènements du Messie, celui de la Rédemption et celui de la fin du monde. Les apôtres entendent de même ici qu'Élie doit revenir avant le premier avènement. Ils ne se trompent qu'à moitié et Jésus va redresser leur conception, en affirmant qu'Élie viendra *en personne* dans les derniers jours, mais qu'il est déjà venu *en figure* une première fois, dans la personne de Jean-Baptiste. " Élie, dit-il, doit venir et il rétablira toutes choses. *Elias quidem venturus est et restituet omnia.*" Mais, je vous le dis : " Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. C'est ainsi que le Fils de l'homme doit souffrir pour eux ". Alors les disciples comprirent que Jésus leur parlait de Jean-Baptiste. Ils n'avaient d'ailleurs qu'à se rappeler ce qu'il leur avait dit peu auparavant : " Jean-Baptiste est Élie qui doit revenir. *Ipse est Elias qui venturus est.*"

Saint Augustin a écrit une page remarquable sur les deux Élie et leurs fonctions spéciales, dans son Traité sur saint Jean (IV, C. 5 et 6). Voici un extrait de ce beau parallèle : " De même que le Christ doit avoir deux avènements, de même il a deux hérauts ou précurseurs. Il a envoyé devant lui le premier héraut et l'a appelé Élie, parce que Élie sera dans le second avènement ce que Jean a été dans le premier. Si tu considères le symbole, Jean est Élie ; si tu considères les propriétés personnelles, Jean est Jean et Élie est Élie. Jean préfigure ce que sera Élie. Il est par similitude ce qu'Élie sera en personne."

Beaucoup de protestants refusent d'admettre que Jésus-Christ affirme dans ces textes le futur retour d'Élie ; ils prétendent que le second verset corrige le premier et qu'il faut lire : " Oui Élie devait venir, mais il est déjà venu ". Il n'y aurait ainsi qu'une seule réapparition du prophète, métaphorique ou symbolique, dans la personne de Jean-Baptiste. Mais c'est une interprétation forcée. D'ailleurs elle est rejetée par plusieurs protestants qui pensent, comme les catholiques, que le vrai retour d'Élie en chair et en os aura lieu à la fin des temps, mais que Jean-Baptiste a été sa figure avant le premier avènement du Messie. Un des leurs et des plus savants, l'allemand Stier, a écrit : " Quiconque, dans cette réponse du Christ, voudrait enlever la confirmation manifeste et frappante de ce fait qu'un avènement futur d'Élie est encore à réaliser, doit faire violence aux paroles du Seigneur ". (*Reden des Herrn Jesu in h. l.*)

Bossuet conclut ainsi : " La venue d'Énoch et d'Élie n'est pas moins célèbre parmi les Pères. Ces deux saints n'ont pas été transportés pour rien du milieu des hommes si extraordinairement en corps et en âme ; leur course ne paraît pas achevée et on doit croire que Dieu les réserve pour quelque grand ouvrage. La tradition des Juifs aussi bien que celle des chrétiens les fait revenir à la fin des siècles ; cette tradition, à l'égard d'Énoch, s'est conservée dans l'Ecclésiastique. Que si la leçon du grec n'est pas si claire, elle est suppléée en cet endroit, comme en beaucoup d'autres, par celle de la Vulgate, dont nul homme de bon sens, fût-il protestant, ne méprisera jamais l'autorité ; d'autant plus que ce ne sont pas seulement les Pères latins qui établissent le

(1) *Quid ergo Scribæ dicunt quod Eliam oporteat primum venire ?* (Math. XVII, 10). S. Marc cite la même parole mais ajoute les Pharisiens aux Scribes (IX, 10).

retour d'Énoch, les Pères grecs y sont aussi exprès... *Il faut être plus que téméraire pour improuver la tradition de la venue d'Énoch et d'Élie à la fin des siècles*". (Préf. à l'Explic. de l'Apoc. XV).

Bellarmin va plus loin encore ; il écrit : "*Nier l'avènement futur et personnel d'Élie est une hérésie ou une erreur qui approche de l'hérésie*". (De Rom. Pontif. 1. III, c. 6.) Nous n'avons pas trouvé chez d'autres théologiens une note aussi catégorique. Mais, en supposant qu'elle soit excessive, elle n'excède que de peu la vérité, car il semble bien que le retour réel et personnel d'Élie a été vraiment révélé par Dieu, encore que sa notification n'ait pas été faite par l'Église avec toute la clarté qu'elle apporte à celle des dogmes définis.

4° L'APOCALYPSE

La plupart des Pères et des commentateurs ont vu Énoch et Élie dans les deux témoins ou prophètes dont l'Apocalypse annonce la mission future à l'époque de l'Antéchrist :

"Je donnerai mission à mes deux témoins et ils prophétiseront pendant mille deux cents soixante jours, revêtus de sacs. Ce sont les deux oliviers et les deux candélabres qui se tiennent en présence du Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur nuire, le feu sortira de leur bouche pour dévorer leurs ennemis... Ils ont le pouvoir de fermer le ciel pour empêcher la pluie, et celui de changer l'eau en sang et de frapper la terre de toute sorte de plaies. Quand ils auront terminé leur mission, la Bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Leurs corps seront abandonnés sur la place de la grande cité qui est appelée au sens spirituel Sodome et Égypte, où leur Seigneur a été crucifié... Et après trois jours et demi, l'esprit de vie venant de Dieu entra en eux et ils se levèrent et une grande frayeur accabla les assistants. Et l'on entendit une voix du ciel, disant : "Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis." (Apoc. XI. 3-12).

Un grand nombre de commentateurs catholiques et plusieurs protestants estiment que ces deux témoins qui doivent prêcher à la fin des temps sont Énoch et Élie. En effet, ces deux prophètes devant revenir d'après divers textes de l'Écriture, il serait étrange que l'Apocalypse

fit ici allusion à deux autres. Cela en ferait quatre, tandis qu'il est tout naturel de retrouver Énoch et Élie dans ces deux précurseurs du Jugement dernier.

Cependant Bossuet, Calmet, Allioli, tout en admettant le retour des deux prophètes à la fin des temps ne croient pas qu'il faille les reconnaître dans les deux témoins de l'Apocalypse, qui sont pour eux l'Église et la Synagogue, ou deux groupes de prédicateurs. Mais leur opinion n'a pas été suivie et elle est étrange. Il semble difficile d'admettre de deux personnes morales les détails si individuels et si concrets donnés sur la mort, la résurrection et l'ascension de ces deux témoins ou prophètes. Aussi la grande majorité des critiques modernes, comme la grande majorité des Pères, y voit Énoch et Élie.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le problème de ces deux personnages bibliques nous met en face d'un miracle et d'une prophétie. Il est clair que la libre-pensée ne peut les admettre, mais c'est en vertu d'un principe plus général, sa négation du surnaturel, et non en vertu d'une difficulté particulière inhérente aux faits eux-mêmes. Le problème pour elle est simplement reculé et transposé sur un autre plan.

Il n'existe en réalité que pour les catholiques et les protestants qui admettent et la possibilité du miracle et la révélation. Il se réduit à ces termes très simples : Qu'affirme la sainte Écriture, organe de Dieu à nos yeux ?

Or, nous avons reconnu deux choses certaines : la première, qu'Énoch et Élie ont échappé à la loi de la mort et ont été enlevés au ciel : voilà le miracle ; la seconde, qu'ils reviendront en chair et en os à la fin des siècles convertir les Juifs et préparer les hommes au jugement dernier : voilà la prophétie. Entre les deux, une incertitude absolue plane sur le séjour actuel et le genre de vie de ces deux témoins du Seigneur.

Revue des Objections.

— Jeanne, tu as mangé ton chocolat sans pain.

— Papa, c'était pour ne pas faire deux choses à la fois.

Les fréquentations

L'AVERTISSEMENT

—Votre fille est fréquentée, Madame ?

—Oui, monsieur.

—Et le jeune homme vient la voir souvent ?

—Oh ! oui, Monsieur, plusieurs fois la semaine d'ordinaire ; il passe même avec elle les après-midi du dimanche.

—Laissez-vous ces jeunes gens seuls au salon ?

—Ah bien ! Monsieur, j'ai mes occupations à la maison. Je ne puis pas tenir compagnie à ma fille durant des heures entières. D'ailleurs, j'ai remarqué que les jeunes gens ne semblent pas trop le désirer eux-mêmes. Quand je suis là, la conversation languit, mais dès que je tourne le dos, elle reprend plus animée que jamais. La porte reste ouverte et je les surveille de loin.

—Leur permettez-vous de sortir ensemble sur la rue ?

—Sans doute, Monsieur, quand le temps est beau il font une promenade ensemble, ou même un tour à la campagne... Ma fille aime beaucoup à prendre le grand air, mais elle rentre toujours à des heures convenables, jamais plus tard que dix ou onze heures du soir.

—Et le jeune homme a demandé votre fille en mariage ?

—Non, pas encore... mais j'ai bon espoir...

—Quel âge a-t-il ?

—Dix-huit ans, l'âge de ma fille.

—Est-il en état de s'établir ?

—Non, pas avant deux ou trois ans. C'est un jeune commis ; il ne gagne encore que dix piastres par semaine ; ce n'est pas assez pour se marier, mais dans une couple d'années il aura certainement une augmentation de salaire.

—Et voilà longtemps que ces jeunes gens se fréquentent ?

—Oui, monsieur, voilà bientôt deux ans que le jeune homme vient voir ma fille.

—Voudriez-vous me permettre, Madame, une dernière question délicate mais cependant bien importante ?

Cette fréquentation dure déjà depuis deux ans, elle durera deux autres années encore, avant le mariage. Ainsi donc, pendant quatre ans, ces jeunes gens vivront en liberté presque complète. Et vous ne craignez pas, Madame, que la vie chrétienne de votre fille en souffre ? que ses moeurs...

—Oh ! pour cela, Monsieur, je suis parfaitement tranquille ; ce jeune homme est tout à fait honorable...

RÉPONSE DE LA SAINTE ÉCRITURE :

A toutes ces assurances, Madame, je me permets d'opposer les Saintes Écritures. Dans les Évangiles, Notre-Seigneur nous donne ce grave conseil : "Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation, car l'esprit est prompt et la chair est faible."

Et l'Esprit Saint nous dit : "Celui qui aime le péril y périra."

Votre fille cherche-t-elle vraiment à se garantir des tentations par la prière, la vigilance ? Fuit-elle le péril ?

Dans ces tête-à-tête avec son ami, elle prête l'oreille aux discours les plus propres à allumer les pasions, elle ouvre son âme aux sentiments les plus capables de l'émouvoir. Et vous imaginez que ses pensées resteront toujours chastes ? que son coeur demeurera toujours insensible aux attraits du plaisir, aux charmes de la tentation ?

Vous vous trompez, Madame, laissez-moi vous le dire franchement. Votre fille est fille d'Ève comme les autres, et, par conséquent, elle en a les faiblesses et les misères. D'ailleurs, quelle vertu humaine ou angélique pourrait sortir triomphante d'une pareille épreuve ?

Vous refusez de tenir compagnie à votre fille quand elle reçoit son amoureux. Eh bien ! le démon prendra votre place.

Il suggèrera à ces jeunes gens des propos qui amollissent le coeur, des désirs qui enflamment l'imagination et la fascinent peu à peu ; puis, au moment favorable, il attaquera la volonté, et je crains bien qu'il ne la fasse fléchir.

Les Livres Saints l'ont dit : "Celui qui aime le péril y périra". Votre fille donnera-t-elle donc un démenti à cette parole de l'Esprit de Dieu ?

Voici ce qui arrivera. Je vais vous le dire.

Lentement, mais sûrement, le démon affaiblira les bonnes résolutions qui, j'en conviens, sont maintenant dans le coeur de ces jeunes gens ; peu à peu il les rendra plus hardis... il les entraînera sur la pente glissante des concessions qui mènent au remords et parfois même à une catastrophe irrémédiable. Vous vous récriez d'indignation, ces paroles vous offensent, d'autres femmes se sont indignées de la sorte et pourtant...

Mais, je vous l'accorde, votre fille évitera le déshonneur suprême, cependant, voulez-vous savoir comment finira cette fréquentation ? Écoutez :

FIN DE LA FRÉQUENTATION: ABANDON
OU MARIAGE.

Neuf fois sur dix, quand le jeune homme songera sérieusement à s'établir, savez-vous ce qu'il fera ?

Laissant là votre jeune fille à sa triste destinée, il s'en ira chercher ailleurs, une jeune personne pieuse, modeste et réservée, et, après quelques semaines seulement de fréquentation, il la conduira à l'autel et en fera sa femme.

Alors, de concert avec votre fille, vous vous lamenterez, vous pleurerez, vous parlerez de mauvaise foi, de parjure, de trahison infâme.

Qui donc a trahi en cette affaire, Madame ? Qui devait protéger cette jeune fille sans expérience de la vie et l'avertir du danger ? Qui devait arrêter cette fréquentation et forcer ce jeune homme à s'expliquer plus tôt ? Interroger votre conscience.

Maintenant le mal est fait. Votre jeune fille, abattue par le coup fatal, après avoir sacrifié à cette folle liaison toutes ses chances d'avenir, après avoir vu, peut-être, périr l'une après l'autre, toutes les vertus de son âme, demeure sur le chemin de la vie, comme une fleur flétrie sans beauté et sans parfum, et que presque personne ne songe plus à cueillir.

La conduite de ce jeune homme vous semble bien étrange. Vous ne pouvez vous expliquer

pourquoi, lui qui paraissait tant aimer votre fille, l'a abandonnée au moment même où vous y attendiez le moins. Madame, je vous donnerai le mot de ce mystère douloureux. Il sera dur pour vous de l'entendre, mais, en vous faisant comprendre votre imprudence, il vous aidera à faire votre *mea culpa*.

Voici ce qu'en pareilles circonstances un jeune homme répondit aux reproches qu'on lui faisait :

“Oui, j'ai fréquenté longtemps cette jeune fille, mais j'étais jeune et j'aimais à m'amuser... Aujourd'hui, je songe sérieusement à me marier, mais je veux avoir pour femme une personne que je puisse estimer et respecter...”

Pourtant il peut se faire que cette longue fréquentation aboutisse enfin au mariage.

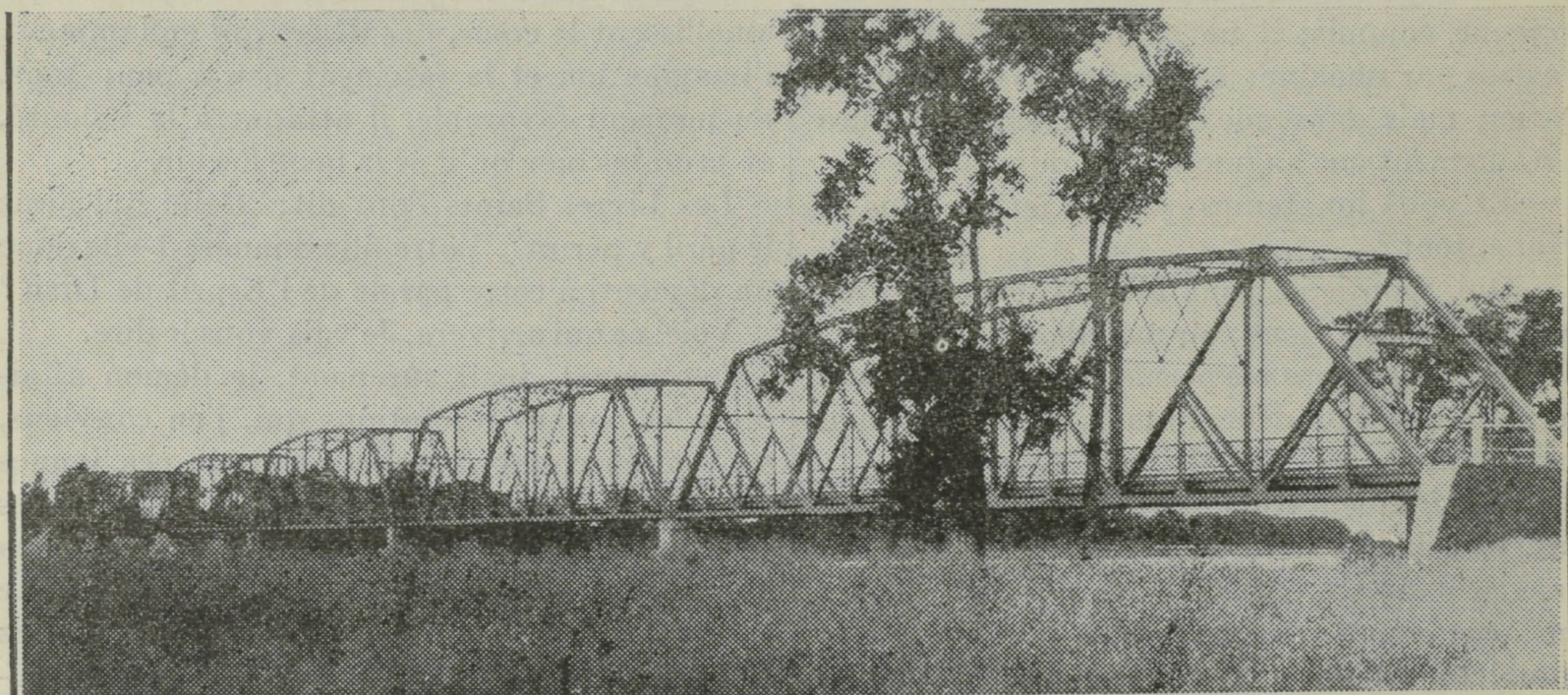
Voilà donc les deux jeunes gens rendus aux pieds de l'autel, ils demandent à Dieu de bénir leur union.

Quelle préparation ont-ils apportée à un acte si solennel ? En quel état se présentent-ils devant leur Maître ?

Qu'ont-ils fait pour mériter la bénédiction qui donne la force de remplir les obligations si sérieuses du mariage et qui assure le bonheur au foyer domestique ?

Voulez-vous savoir pourquoi tant de mariages sont malheureux ? Vous en trouverez souvent la cause dans la longue fréquentation qui les a précédés. C'est la revanche de Dieu. Il faut expirer dans l'âge mûr les folies de la jeunesse. Une courte fréquentation et de longues prières font les bons mariages.

R. P. HAMON, s. j.



LE NOUVEAU PONT DE BATISCAN qui a été inauguré le 24 septembre 1922

UN CENTENAIRE

Rosa Bonheur

par Pierre Delbarre

III.— LES GRANDES ŒUVRES

NOUS voici arrivés à la période vraiment glorieuse de cette existence extraordinaire, entrée pour ainsi dire dans la célébrité à force de travail opiniâtre et de volonté énergique.

Nous sommes en 1848. Rosa Bonheur expose six tableaux, parmi lesquels *les Bœufs du Cantal*, que l'Angleterre, toujours à la piste d'œuvres qui enrichissent ses musées, s'empresse d'acheter, et un groupe en bronze très important : *Taureaux et brebis*, qui étonne par sa vigueur presque virile(1). Elle obtient du jury une médaille de première classe, et, de plus, Horace Vernet vient lui offrir, au nom du gouvernement un vase de Sèvres de grande valeur. La voilà entrée dans la célébrité. Son nom est dans toutes les bouches, les femmes parlent d'elle avec fierté, les hommes, plus réservés parce qu'il s'agit d'une jeune fille, sont obligés de convenir qu'un véritable animalier vient de marquer sa place dans l'École française.

Mais elle marche à pas de géant ; l'année suivante, elle envoie au Salon le *Labourage nivernais* et un *Effet du matin*.

Le *Labourage nivernais*, tant de fois reproduit par la gravure et la lithographie, fut aussitôt acheté par l'Etat et placé au musée du Luxembourg, où il figure encore, en attendant qu'il aille prendre sa place au milieu des chefs-d'œuvre du Louvre. Cette admirable toile fit dans le monde artiste et dans le public une sensation profonde. On y vit une affirmation de belle maîtrise de métier, une puissance quasi virile de conception et de facture, et un sentiment profond de la poésie de la nature.

(1) Rosa Bonheur avait connu, par son père, un jeune élève sculpteur qui devait un jour acquérir une grande notoriété, P. J. Mène, un animalier de premier ordre. Les deux enfants, car ils étaient à peu près du même âge, s'amusaient à pétrir la terre glaise, et la fillette y prit tellement goût qu'elle arrivait souvent à faire des petites figures d'animaux ravissantes. Devenue grande, elle n'abandonna point cet art dans lequel un de ses frères, Isidore, devait plus tard acquérir une certaine célébrité.

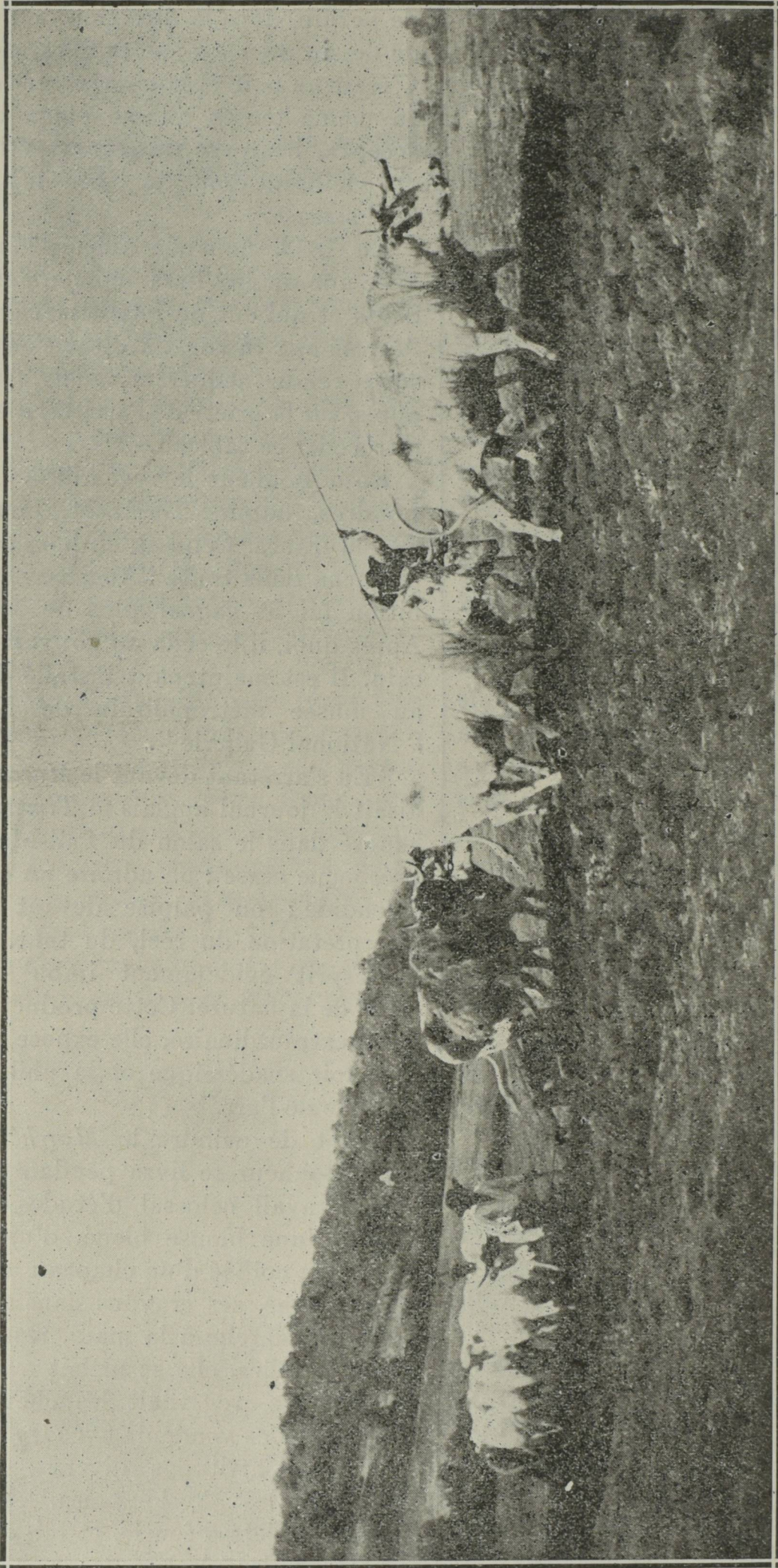
Cette même année 1849, Rosa Bonheur fut appelée à succéder à son père, qu'elle venait de perdre, dans la direction de l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles, rue Dupuytren. C'était un nouvel hommage rendu à son talent en même temps qu'une pieux honneur. Elle accepta, heureuse de retrouver là le souvenir du vieillard dont la perte lui avait été si douloureuse.

En 1853, nouvelle affirmation de maîtrise avec une œuvre hors ligne qu'elle envoie au Salon et qui eut un retentissement énorme : *le Marché aux chevaux*. L'État s'en était tout de suite rendu acquéreur, mais quelque temps après, sur la prière de l'artiste, il consentit à lui rétrocéder ce tableau.

Rosa Bonheur le revendit à un éditeur de Londres, nommé Gambart, pour le prix de 40,000 francs. Celui-ci, en homme pratique, le promena dans toute l'Angleterre, et cette exhibition lui fit gagner plus de 500,000 francs. Après quoi, il le céda au gouvernement américain. Il est maintenant installé définitivement au musée métropolitain de New-York, la "National Gallerie".

"En s'arrêtant devant le *Marché aux chevaux*, disait le journal anglais le *Times*, quand il fut exposé dans le salon du Pall-Mall, toute idée préconçue cesse ; on admire un effet lumineux splendide ; on palpite devant la puissante interprétation du réel, du tout, présenté par un esprit évidemment imbu du sentiment élevé de la nature. Cette production est réellement extraordinaire, elle expose complètement le savoir académique et la philosophie sentimentale de l'art."

Avant de peindre le *Marché aux chevaux*, Rosa Bonheur se livra pendant dix-huit mois à un travail colossal d'études préliminaires. Vêtue d'une blouse bleue, d'un pantalon de velours et coiffée d'un chapeau mou, un carton sous le bras, ses crayons dans sa poche ou sa boîte d'aquarelle à la main, ressemblant à un rapin d'atelier, elle se mêlait aux groupes des maquignons, regardait les chevaux, écoutait les propos des vendeurs avec les acheteurs, saisissait les attitudes diverses des animaux, surprenait les physionomies, les airs particuliers des valets d'écurie, et faisait, de-ci, de-là, le portrait des bêtes et des gens qui méritaient cet honneur. On la laissait faire comme, quelques années auparavant, à l'abattoir ; on s'y



LABOURAGE NIVERVAIS (Tableau de Rosa Bonheur.)

prêtait même parfois de bonne grâce, tant ce "gamin" avait l'air de travailler avec ardeur et faisait de "jolis dessins", et sans qu'on se soit jamais douté qu'il s'agissait d'un maître artiste jouissant d'une grande notoriété.

Deux ans après, Rosa Bonheur envoyait à l'Exposition universelle de 1855 un autre chef-d'œuvre, *la Fenaison en Auvergne*, que l'État s'empressait d'acheter et qui figure encore aujourd'hui au musée du Luxembourg où il est toujours admiré.

Plus tard, Rosa entreprit de grands voyages dans les montagnes, en Écosse, en Irlande, dans les Pyrénées. Elle y vécut de la vie des bergers, vêtue comme eux, mangeant de leur pain bis, passant des nuits sous des cahutes pour surprendre l'instant poétique entre tous, l'instant du réveil du troupeau à l'aurore, le charme ému du premier bêlement d'agneau répondant au premier rayon du Levant sur la roche qu'il dore de sa lumière.

Sur les instances de l'impératrice qui appréciait beaucoup le talent de Rosa Bonheur, l'empereur, par un décret en date du 8 juin 1855, conférait à l'illustre artiste le grade de chevalier de la Légion d'honneur. L'impératrice voulut lui remettre elle-même les insignes.

La souveraine étant en villégiature à Fontainebleau, elle se fit conduire au petit cottage de By, près de Thomery, que Rosa Bonheur habitait. Elle la trouva dans son atelier, en train de peindre, car l'impératrice n'avait pas voulu faire annoncer sa visite.

— Mademoiselle, dit-elle en entrant, je vous apporte un petit bijou de la part de l'empereur.

L'artiste ouvrit l'écrin que lui tendait l'impératrice et aperçut la croix.

— Je suis votre marraine, ajouta la souveraine, je veux attacher ce ruban moi-même et vous embrasser.

Rosa Bonheur fut touchée jusqu'aux larmes, et bien souvent elle aimait à rappeler cette scène.

Quand on lui reprochait, à ce propos, de fuir les Tuileries où elle aurait été accueillie avec empressement, elle répondait gaiement :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne puis être à la cour et aux champs.

Cependant, elle alla quelques jours après au château remercier l'empereur, qui la reçut avec son affabilité bien connue et la retint à déjeuner. A table, l'empereur la plaça à côté de

lui. On parla de ses chefs-d'œuvre, de ceux dont elle ne manquerait pas d'illustrer l'art français, des animaux dont le souverain louait l'intelligence. Après le déjeuner, l'impératrice l'emmena faire une promenade sur le lac, dans sa gondole. Le prince impérial les accompagnait.

Rosa se retira enchantée, heureuse, mais elle ne revint plus à la cour, non pour avoir l'air de la fuir, mais simplement parce qu'elle préférait le calme des forêts et des champs, où elle se sentait vraiment chez elle. C'est pour cela qu'elle avait acheté en pleine forêt de Fontainebleau, près de Thomery, pour 50,000 francs, le petit château de By, habité autrefois par les gardes royaux. C'est là qu'elle s'était installée, ne le quittant que très rarement pour venir à Paris, où elle avait un pied-à-terre dans la rue Gay-Lussac. Elle aimait mieux, et de cela il faut la louer autant que l'envier, la société de quelques vieux amis, l'étude de ses bêtes et de ses bois, la distraction de son jardin où les fleurs abondaient, que la fréquentation des milieux artistiques où elle eût perdu son temps sans rien apprendre.

Nous disons "l'étude de ses bêtes" non sans raison. Elle avait à By toute une légion d'animaux des plus divers, parmi lesquels se trouvaient même des lions ! Cela pourra paraître extraordinaire, et cependant rien n'est plus exact. Elle avait des lions, non par fantaisie ou originalité, mais parce qu'elle les étudiait sans cesse sous toutes leurs faces et dans toutes les attitudes qu'elle réussissait à leur faire prendre. Elle les avait vraiment apprivoisés à force de caresses et de friandises dont elle les comblait.

Outre la mémorable visite de l'impératrice Eugénie, l'atelier de By vit venir, à différentes époques, de grands personnages officiels : l'empereur dom Petro, du Brésil ; le duc d'Aumale, le prince de Galles, la princesse de Battenberg, le président de la République Carnot.

IV.— LE PROFESSEUR

LORSQUE Rosa Bonheur fut nommée directrice de l'École impériale de dessin de la rue Dupuytren, elle s'adjoignit sa sœur Juliette, qui ne tarda pas à être pour ainsi dire seule à enseigner. Rosa y venait néanmoins assez souvent pour examiner les dessins des élèves, et quand elle en trouvait un mauvais—elle avait les mauvais dessins en horreur,—elle disait

— Allez chez votre mère, Mademoiselle, raccommodez vos bas ou faites de la tapisserie, cela vaudra mieux.

L'enfant baissait la tête et pleurait, mais Rosa avait l'air de ne pas s'en apercevoir ; puis, à deux pas de là, elle disait un de ces mots inattendus, gais, qui faisait éclater tout le monde de rire, si bien que l'élève condamnée ne pouvait s'empêcher de prendre part à l'hilarité générale. Tout était alors pardonné, mais la leçon avait porté ses fruits. Et aussi, quels bons conseils elle donnait à celles dont elle avait la direction, et comme on aimait à lui rendre hommage !

En voici deux exemples frappants :

En 1859, lors de la distribution des prix, qui fut présidée par Arsène Houssaye, en sa qualité d'inspecteur général des beaux-arts, voilà en quels termes s'exprima la directrice, s'adressant à ses élèves :

“ Nous voici, Mesdemoiselles, à l'heureux jour des récompenses ; commençons par remercier Messieurs les membres du jury (1) de vous avoir consacré un peu de leur temps si précieux, d'avoir quitté leurs œuvres importantes pour venir apprécier et comparer des essais de simples élèves ; l'amour de l'art rend douce à tout noble cœur la mission d'ouvrir la carrière à qui montre le désir d'y entrer.

.....
Notre humble fête a été précédée de la solennité d'une exposition des beaux arts, où de nouveaux noms de femmes ont acquis une juste célébrité.

Vous n'en prononcerez aucun avec plus de plaisir, j'en suis certaine, que celui de ma sœur, qui me seconde si bien dans la tâche dont je suis chargée de donner la direction à vos études.

.....
Gardez-vous de vouloir aller trop vite ; avant de prendre les pinceaux, assurez d'abord votre crayon, devenez fortes dans la science du dessin, ne vous hâtez pas de quitter l'école ; ce temps ne sera pas perdu, croyez-moi... Si on tient de Dieu un germe de talent, ce serait folie de le gaspiller pour vouloir en tirer des fruits précoces qui n'auraient nulle valeur.”

Écoutez maintenant Arsène Houssaye, prenant à son tour la parole et rendant hommage à l'éminente artiste :

(1) Le jury était ainsi composé : Hippolyte Flandrin, Achille Martinet et Signal.

“ C'est pour vous un grand honneur, Mesdemoiselles, que d'avoir pour maître un glorieux artiste dont la France est fière, et que l'Europe nous envie. Si la nature est le maître des maîtres, on peut dire que Mlle Rosa Bonheur a pris la nature pour atelier. Il nous faut retourner jusqu'au grand siècle des Flamands pour trouver un paysagiste aussi pénétré de son art ; j'ai nommé Paul Potter.

Depuis Paul Potter, nul n'a compris plus intimement, plus profondément, plus poétiquement l'œuvre primitive de Dieu : l'arbre, la prairie et la bête. Si Mlle Rosa Bonheur n'était ici, je serais heureux de faire l'éloge de ce beau talent qui enorgueillit toutes les femmes.

Mlle Rosa Bonheur est donc un maître inappréciable, puisqu'elle est un exemple glorieux pour vos jeunes ambitions et puisqu'elle vous initie à l'art par une science profonde. Noblesse oblige, Mesdemoiselles, n'oubliez pas que les leçons d'un tel maître sont pour vous des titres de noblesse.”

En 1860, nouvelle distribution de prix à la même école de dessin, présidée aussi par Arsène Houssaye. Cette fois encore, Rosa Bonheur donne d'excellents conseils à ses élèves après leur avoir donné tant de bonnes leçons. Qu'on en juge par ces courts extraits :

“ Il est très utile, je vous l'ai déjà dit, de savoir parfaitement copier la gravure et la lithographie, car vous trouverez au besoin, dans la reproduction des œuvres d'art, une carrière honorable ; pouvant joindre un bon dessin à une belle exécution, un reproducteur de talent vaut mieux qu'un peintre médiocre.”

Et Arsène Houssaye répondait :

“ Vous êtes, Mesdemoiselles, à la meilleure école que je sache. Mlle Rosa Bonheur est douée du regard lumineux qui est celui de la raison regardant la poésie.

.....
On a dit que l'art était un luxe, oui, et c'est le plus beau. C'est le luxe de ceux qui n'ont rien... Celui qui est doué du sentiment de l'art est le vrai millionnaire, puisqu'il est en communion intime avec Dieu et la nature... Oui, tout chante, tout sculpte, tout peint, tout dessine. Dieu n'est-il pas lui-même un infatigable artiste dans le travail inouï de ses forêts, de ses moissons, de ses roses, de ses créatures,

depuis le lion jusqu'à la cigale, depuis l'homme jusqu'à l'oiseau-mouche? Imitons Dieu, le Maître des maîtres. . . ”

En 1860, Rosa Bonheur donna sa démission et eut pour successeur Mlle Maraudon de Monthyèle.

Après l'année 1853, c'est-à-dire après le triomphe du *Marché aux chevaux*, Rosa Bonheur n'exposa plus aux Salons annuels, mais seulement aux Expositions universelles. Parmi ses œuvres les plus remarquables, il faut placer en première ligne les *Moutons au bord de la mer*, excellente toile qui fut achetée par l'impératrice ; les *Moutons dans la barque*, charmant morceau rempli de délicatesse et de légèreté ; *Chevreaux au repos*, *Cerfs traversant un espace découvert* ; les *Vaches écossaises*, les *Bouriquaires aragonais* ; une *Razzia en Ecosse*. Ces œuvres, réunies à l'Exposition de 1867, portèrent à son comble la réputation déjà universelle de l'artiste. En effet, la Belgique, l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne s'arrachaient ses œuvres à l'avance. Elle fut même obligée de recommencer jusqu'à cinq fois son *Marché aux chevaux*, dont Eugène Delacroix, qui s'y connaissait, mais n'était pas toujours tendre, a dit : “ C'est un chef-d'œuvre ”.

En 1862, à l'Exposition universelle de Londres, le succès qu'elle obtint avait été un nouveau et réel triomphe ; elle ne voulut pas, Française de cœur, ne devoir sa gloire qu'aux Anglais, et c'est pourquoi le triomphe de 1867 dépassa celui de Londres. La médaille d'or de première classe lui fut décernée.

V.— L'ARTISTE.— LA FEMME.— DERNIÈRES ANNÉES

La mission de Rosa Bonheur, a dit un de ses biographes, M. Lepelle de Bois-Gallais, est de déchiffrer la sublime poésie de la nature agreste et de traduire le grand caractère de l'œuvre de Dieu. C'est au champ, dans les bois, sur les montagnes les plus abruptes qu'elle cherche de préférence un aliment à ses délicieuses compositions. Son pinceau nous apprend à lire dans le livre si varié de la création.

Ce pinceau excelle surtout dans la représentation des animaux de toute sorte. Dans cette étude spéciale d'un des côtés les plus intéressants de la nature, qui renferme tant de secrets que l'homme, malgré toute son intelligence, ne

pourra jamais pénétrer, Rosa Bonheur est assurément la seule femme, qui, dans le genre qu'elle avait adopté, ait manié le pinceau avec autant d'autorité.

“Aucun animalier en Europe, a dit fort justement M. de Saint-Santin, ne pourrait montrer une œuvre de la force de sa *Razzia d'Ecosse*, où le sombre paysage avec sa vraie tourmente, où les buffles et les béliers avec leur air grandiose et bien sauvage, et le tumulte de ses bêtes superbes, se bousculant l'une sur l'autre, produisent la plus vigoureuse impression que l'auteur du *Marché aux chevaux* ait jamais conçue.”

Parmi les femmes peintres, le nom de Rosa Bonheur brillera toujours d'un vif éclat, parce que nulle femme, jusqu'ici, n'a montré plus de droiture, plus de probité artistique, plus de labeur acharné, ni plus de bonté et de charité. Elle a laissé des pages remarquables, dont quelques-unes valent d'être comptées parmi les hors de pair, c'est-à-dire celles qui donnent à un artiste la gloire immortelle. Son art comme sa personnalité était respectable, sa vie a été exemplaire. Nulle médisance n'a pu l'atteindre ni jeter une ombre sur sa longue existence ; elle sut rester toujours digne, répandant autour d'elle un rare charme de bonté. Sévère pour elle-même, indulgente pour les autres, on ne l'oubliera pas, non seulement comme artiste, mais aussi comme femme.

Dévouée à ses amis comme elle l'avait été à tous les membres de sa famille, elle était prête à tous les sacrifices pour leur éviter un chagrin ou alléger leurs souffrances. En 1848, elle avait retrouvé son amie Nathalie Micas, que les hasards de la vie lui avaient fait perdre de vue, malgré l'affection si étroite qu'elles avaient l'une pour l'autre. Elle voulut qu'elle vint habiter avec elle, et depuis, elles ne se quittèrent plus. “ Nathalie s'occupait de mes pauvres robes, dit-elle, les raccommodait ; elle me sermonnait aussi, me grondait parfois et me choyait toujours.”

Quand elle acheta le petit château de By, elle installa un appartement pour cette amie si chère. Mlle Micas était d'une santé assez délicate, la mauvaise saison lui était très contraire, et les médecins finirent par lui ordonner le séjour du Midi pendant l'hiver. Rosa Bonheur n'hésita pas, elle fit construire une petite villa à Nice, où chaque année, de décembre à mars,

elle allait habiter avec la malade, malgré sa répugnance à abandonner By pour un aussi long temps.

Mlle Micas, malgré les soins dont elle était entourée et que lui prodiguait son amie, mourut le 24 juin 1889. Ce fut pour Rosa Bonheur une perte cruelle, dont elle ne se consola jamais.

On a prétendu — c'était même devenu une légende — que Rosa Bonheur était toujours habillée en homme, et cela par originalité, pour ne pas faire comme tout le monde. Autant d'erreurs. Nous avons dit comment elle fut amenée à revêtir le costume masculin dans nombre de circonstances, et aussi parce qu'elle le trouvait plus commode pour travailler dans son atelier. La vérité est qu'elle prenait ses habits de femme chaque fois qu'elle avait à se déplacer, soit pour venir à Paris, soit pour voyager. Seulement, elle était toujours mise très simplement, ayant banni à tout jamais de ses toilettes les dentelles, les colifichets de toute sorte et même les bijoux.

De taille moyenne, les traits un peu accentués, le front élevé, large, elle avait, avec ses yeux éclatants, un visage exprimant dans son ensemble la décision, la force de caractère et l'énergie, aussi lui était-il facile de se faire prendre pour un homme.

Très distraite et toujours occupée de son travail qu'elle ne quittait qu'à la dernière extrémité, sa petite bonne lui dit un jour que l'on vient la chercher pour la conduire au Théâtre Français, où elle savait devoir aller pour assister à une première représentation.

Jetant ses crayons, elle met en toute hâte un chapeau — elle avait en horreur de faire attendre, — et la voilà partie avec sa blouse d'atelier toute tachée d'huile et de couleurs, et de vieilles pantoufles aux pieds.

Arrivée au théâtre, on la place au balcon, à côté d'un monsieur fort élégant, qui la toise de haut en bas. Son costume plus que négligé offusque le personnage, au point qu'il va se plaindre et demander le renvoi de cette " femme en savates ".

— Impossible, Monsieur, répond un contrôleur, Madame est là et elle y restera.

— Comment, impossible ! s'écria le beau monsieur, mais tout à l'heure elle va se mettre à manger du veau froid et des pommes !

— Mon Dieu, Monsieur, je ne voudrais pas pour tout l'or du monde me charger de renvoyer Mlle Rosa Bonheur !

Le monsieur, très confus, fit des excuses et reprit sa place sans que la grande artiste se doutât de ce qui venait de se passer.

Lorsque la guerre éclata, la vaillante artiste ne voulut pas quitter By. Elle se contenta quand les Prussiens arrivèrent en Seine-et-Marne, de fermer ses portes et de donner des ordres pour qu'on ne laissât entrer personne. Cependant, un jour, quelques officiers allemands, revêtus de leur bel uniforme, réussirent à pénétrer dans le parc. Malgré les conseils du jardinier, ils entrèrent dans un enclos habité par un vieux dix-cors qui, prenant en mauvaise part la visite qu'on lui faisait, s'élança d'un bond dans l'eau boueuse d'un large abreuvoir et en inonda les vainqueurs des pieds à la tête. Du coup, les beaux uniformes furent maculés de boue, au grand plaisir de Rosa Bonheur, qui riait de bon cœur à la vue du spectacle. Les officiers se retirèrent sans mot dire, le prince impérial allemand ayant recommandé qu'on respectât la demeure de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

Nous avons dit que Rosa Bonheur avait une ménagerie à By ; celle-ci, en 1889, s'était augmentée de trois nouveaux pensionnaires. Pendant l'Exposition de cette année, elle s'était trouvée dans un dîner à côté du grand-duc Nicolas de Russie, qui fréquentait beaucoup les milieux artistiques. Au dessert, on mangea des amandes, Rosa trouva une " philippine " et le grand-duc perdit une discrétion. Quand il demanda à l'artiste ce qu'elle exigeait de lui ?

— Vous me ferez cadeau, dit-elle en riant, de quelque petite bête bien sage, pour me servir de modèle.

Le grand-duc quitta Paris, et quelque temps après, Rosa recevait à l'improviste " trois petites bêtes sages ". C'étaient trois ours blancs, fort bien dressés, du reste, pour poser devant l'artiste.

En 1893, le gouvernement de la République, qui ne voulait sans doute pas être en reste avec le gouvernement impérial, conféra à Rosa Bonheur la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Elle est la seule femme qui ait obtenu cette distinction, mais cela ne l'enorgueillit pas davantage. Elle était avant tout une modeste, ne recherchant point les honneurs.

Lorsque, l'année de sa mort, il fut question de lui décerner la médaille d'honneur non pour les tableaux qu'elle avait envoyés au Salon, mais pour honorer sa longue et brillante carrière d'artiste, elle écrivit à la Société des artistes français qu'elle "refusait absolument" d'avance cette haute distinction. On préféra ne pas faire violence à la grande artiste, quoique l'idée fût très logique, puisque, de toute façon la médaille d'honneur n'aurait pu aller à une plus universelle réputation.

Rosa Bonheur mourut le 26 mai 1899, à l'âge de soixante-dix-huit ans, après trois jours seulement de maladie, et en pleine connaissance. Elle demanda le curé de Thomery, se confessa et reçut avec piété les sacrements.

Suivant sa volonté formellement exprimée, ses obsèques qui eurent lieu dans la petite église de Thomery, furent très simples, sans honneurs militaires. Aucun discours ne fut prononcé. Au cimetière du Père-Lachaise, où le corps fut transporté dans le caveau de sa famille, un service religieux fut célébré à la chapelle du cimetière par M. l'abbé Moigneau.

Rosa Bonheur avait laissé après elle, avec le souvenir d'une des plus grandes artistes de ce temps, celui d'une honnête femme dans toute l'acceptation du mot, et d'une travailleuse infatigable. L'inventaire de son atelier, fait en vue de la vente de toutes ses œuvres, est là pour démontrer à quelle somme de travail elle s'était livrée jusqu'à son dernier soupir. L'énumération en est instructive. Elle se chiffre par 2,835 numéros, ainsi décomposés : peintures, 892 ; aquarelles, 200 ; pastels et grands dessins, 752 ; études diverses de chevaux d'animaux de toute sorte ; 1,029 ; de paysages, 250 ; de compositions variées, 50, etc.

La vente, qui eut lieu les 30 mai et 7 juin, se monta à 1,180,000 francs.

Nous terminons par ces lignes de Mme Demont-Breton :

"Rosa Bonheur aura dans l'histoire de l'art sa place marquée parmi les noms qui se sont le plus noblement illustrés. La France lui sourit comme à un enfant dont elle a le droit d'être fière, et la génération qui vient vénérera sa mémoire, comme celle d'une tendre aïeule simple, au milieu des succès, cordiale pour les

confrères, bienveillante aux jeunes, applaudissant de tout cœur les talents récemment révélés."

Pierre DELBARRE.

Le Noël.

Les mouches à feu

Les savants sont en voie d'arracher aux lucioles (mouches à feu), leur secret de produire de la lumière. Si on y réussit la découverte en vaudra la peine.

Voici comment on procède au cours des expériences poursuivies par le Dr E. Newton Harvey. Celui-ci et d'autres savants ont pu surprendre le mécanisme de la production de la lumière chez les bestioles; il reste à analyser chimiquement la substance lumineuse active dans le corps de ces bestioles, de façon à ce que les éléments puissent être utilisés en grande quantité pour des fins pratiques. Ce travail de laboratoire n'est pas facile, à cause des quantités toujours infimes que l'on peut soumettre à l'analyse. Cependant, on est parvenu à découvrir que la lumière mystérieuse est produite par un procédé d'oxydation qui n'a lieu qu'en présence de l'eau et de l'oxygène de l'air. On a pu isoler aussi deux substances chimiques distinctes: l'une appelé "luciférine", est l'élément actif le plus important; quand l'animal veut produire de la lumière, c'est cet élément qui absorbe l'oxygène de l'autre appelée "luciférase" et à laquelle il serait facile de suppléer artificiellement.

Il est intéressant de savoir comment dans les laboratoires, on parvient à extraire ces deux éléments des organes si ténus des bestioles. On fait d'abord sécher ces organes en les saupoudrant; puis en les traitant avec de l'eau, froide pour la mouche, et chaude pour les pyrophore de la mer, les deux substances sont facilement extraites et forment deux fluides d'apparence laiteuse. Si l'on mélange ces deux fluides dans une éprouvette de verre, le mélange devient lumineux; cet effet lumineux cesse au bout d'un temps très court, quand la "luciférine" a, pour ainsi dire, absorbé tout l'oxygène qu'elle peut prendre à la "luciférase". Mais, si on élimine l'oxygène ainsi absorbé, et si on ajoute au mélange de la "luciférase", une nouvelle activité de la "luciférine" se manifeste.

Il est probable que, dans un jeu de nerfs, la bestiole que nous appelons la "mouche à feu" (anglicisme de "firefly"), fait ainsi à l'oxygène jouer le rôle qu'on constate dans les expériences de laboratoire.

Et c'est ainsi qu'un très petit insecte produit de la lumière au moyen d'un mécanisme microscopique et avec une simplicité et une économie merveilleuses. Parviendra-t-on à produire de la lumière artificielle, sur le même principe que celui qui a été découvert chez la mouche luisante ? Dans ce cas, ce serait tout une révolution, car la lumière produite par la mouche représente un rendement de 100 pour cent, comparé à l'énergie dépensée pour la produire. Et voyez comme nous sommes loin de ce résultat merveilleux, dans les conditions actuelles de la lumière dont nous nous servons. La radiation solaire ne représente en lumière que 25 pour cent, ce qui pourtant est égale en lumière artificielle à celle produite par une lampe à arc de 5,000 chandelles, chauffée à une température de 3000 degrés centigrades. La lumière d'une lampe à l'huile ne représente qu'un dixième de 1 pour cent de l'énergie provenant de l'huile qui brûle; celle d'un bec de gaz, 1.5 pour cent, et celle d'une ampoule électrique (tungstène) 10 pour cent.

On conçoit l'intérêt que prennent les savants aux recherches qui peuvent les rendre maîtres absolus du merveilleux secret des lucioles.

LES ÉCUREUILS PROPAGATEURS DES NOYERS

Le service forestier des États-Unis a fait la constatation que l'écureuil est un des agents les plus actifs dans la reproduction des plants de noyers américains, à tel point que tout le bois de noyer qui, pendant la guerre, a servi à fabriquer les crosses de fusils et les hélices d'aéroplanes, provenait là-bas, des plantations faites par les écureuils.

L'écureuil choisit de préférence, pour enterrer des noix, des lieux découverts, ensoleillés à la lisière des forêts ou près des bords des clôtures

Ces noix sont ensuite, comme on voit, ou bien oubliées, ou bien négligées par l'écureuil, ou bien encore l'individu qui les a enterrées a disparu prématurément du fait des chasseurs ou des animaux de proie

La famille Daudet

MME Alphonse Daudet vient d'être promue à la Légion d'honneur.

A cette occasion, je voudrais souligner ce nom de Daudet, qui marquera dans l'histoire littéraire, puisque toute la famille s'en mêle.

ERNEST DAUDET est l'aîné. Écrivain de grande imagination et de grand savoir, romancier, historien, ses ouvrages historiques sur l'Émigration lui ont valu, en 1905, le prix Gobert. La "*Bonne Presse*" a édité de lui plusieurs romans pleins d'intérêts sur la révolution et l'empire.

ALPHONSE DAUDET, frère cadet d'Ernest, s'est taillé une large place dans la littérature moderne; très moderne lui-même par sa nervosité, sa sensibilité fine, son ironie railleuse, sa bonne grâce sympathique, sa légèreté souriante ou mélancolique. Plusieurs de ses œuvres ne sont pas à mettre entre toutes les mains. Cependant, il y a chez lui des pages qui peuvent charmer même les plus jeunes.

MME ALPHONSE DAUDET, qui vient d'être décorée, est elle même un écrivain distingué. Jules Lemaître lui a consacré dans ses "*Contemporains*" quelques pages exquis. : "Le charme original de son œuvre, disait-il, réside dans l'union d'une sensibilité fine et curieuse avec la paix de l'âme et une bonne santé morale".

Elle se sert de sa plume élégante pour décrire les joies et les tendresses du foyer domestique. Et c'est en parlant des enfants qu'elle a trouvé ses plus beaux accents :

"Je sais que la vie moderne, telle que nous la comprenons et que nous nous efforçons de vivre, a-t-elle écrit, est très remplie, très chargée d'obligations illusoire et de devoirs, étonnés qu'on leur applique un si grand mot ! Mais c'est se priver d'une des plus belles joies de la vie que de ne pas assister ou présider à l'éveil des facultés enfantines, et je plains les mères qui n'ont pas aidé leur tout petit à essayer de dessiner, de lire, de chanter ses lettres ou ses notes..."

Une mère aussi distinguée ne pouvait avoir un fils sans personnalité.

Ce fils, c'est LÉON DAUDET, et certes la personnalité de Léon Daudet, est assez originale et tranchée! Directeur politique de "*L'Action Française*", écrivain à la verve rabelaisienne, très fécond, quelquefois étrange et outrancier, souvent violent, Léon Daudet est tout à la fois, un poète, un romancier, un philosophe et un critique. Je crois qu'il aura certainement une place importante parmi les écrivains français de ce siècle. Son dernier volume de critique et d'histoire, le "*Stupide XIXème Siècle*", qui contient de très rudes vérités, remporte un véritable succès. Jamais peut-être, en effet, livre fut plus discuté.

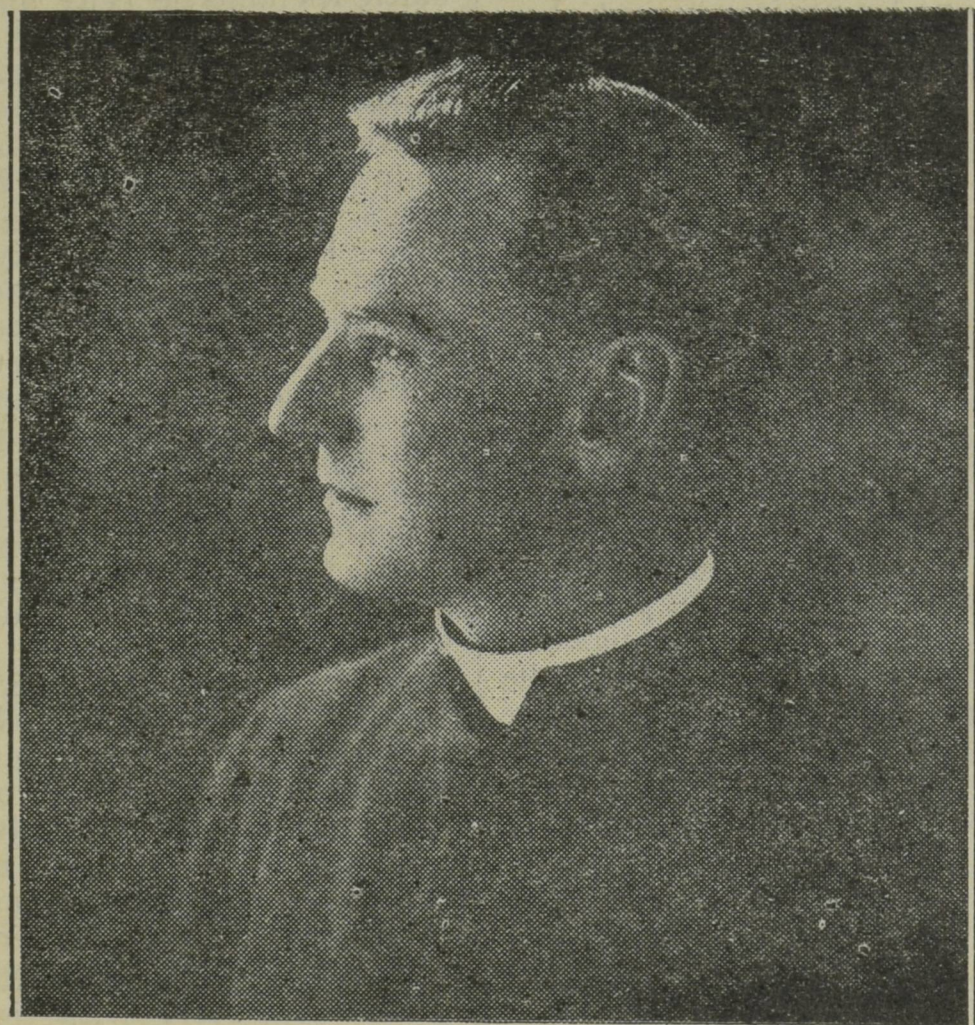
Enfin MME LÉON DAUDET qui signe "Pam-pille" dans "*L'Action française*", vient de publier chez Fayard, un magnifique volume d'éducation "*Comment élever nos filles*". Il n'y a qu'un passage malheureux dans le livre : celui où l'auteur dit qu'elle "ne craindrait pas de laisser entrevoir, à sa fille, vers la vingtième année, les grands drames de l'existence

tels que Balzac, les a peints dans ses romans." — "Balzac, dit l'abbé Bethléem, a de grands mérites, mais ce n'est pas dans un auteur condamné par l'Église qu'une jeune chrétienne doit apprendre la vie". Car dans tout le volume, Mme Daudet ne cache point sa foi de chrétienne et marque avec insistance les ressources offertes par la religion à l'éducatrice.

Mme Daudet, dont j'ai en mémoire certaines pages sur le sport féminin, m'est très agréable. Elle paraît être le bon sens même. Et le bon sens ne varie pas avec les pays. Aussi, je ne vous étonnerai pas en vous affirmant que cette grande dame de Paris a sur une foule de sujets la même opinion que nos bonnes canadiennes de chez nous.

En tous cas, voilà une famille distinguée et dont les enfants continuent les parents : ce qui ne se voit malheureusement guère en notre pays.

F. B.



S. G. Mgr J.-EUG.-L. LIMOGES,
curé de Saint-Jovite, évêque-élu de Mont-Laurier.

EPHEMERIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1922

1.— Une nouvelle Cour de Magistrat de District, siégeant à Québec, vient d'être définitivement fondée. La nouvelle Cour remplace la Cour de Circuit.

— Dans l'élection complémentaire fédérale de St-Jean-Iberville, qui avait lieu hier, le candidat agraire, M. Benoit, a triomphé de son concurrent, libéral comme lui-même, M. l'avocat Stanislas Poulin, par plus de 2,500 voix de majorité.

— La grève des charbonnages de la Nouvelle-Écosse est finie pour tout de bon ; au referendum spécial tenu à ce sujet, les grévistes ont voté, trois contre un, pour l'acceptation des nouvelles propositions que leur faisaient les patrons.

2.— M. J.-E.-A. Dubuc, de retour d'Europe, annonce qu'il a négocié le placement sur les marchés du vieux monde, de toutes la production de ses diverses pulperies. D'autre part, il a pris des mesures pour que les navires venant chercher cette pulpe arrivent avec un chargement de charbon anglais. Il en aura suffisamment, affirme-t-il, non seulement pour ses propres usines, mais encore pour satisfaire aux besoins de la ville de Chicoutimi et de tout le district du Lac St-Jean.

3.— Plus de 40,000 ouvriers prennent part à la manifestation religieuse qui a lieu cet après-midi, à l'oratoire St-Joseph, Côte des Neiges, Montréal, à l'occasion de la fête du Travail. Le R. Père Louis Lalande, S.J., y prononce le sermon de circonstance.

4.— Le Bureau de Conciliation au sujet du conflit entre les employés d'ateliers des chemins de fer canadiens et leurs patrons, rend sa sentence. La majorité, composée du président Smith, et de M. Pitblads, arbitre des compagnies, est d'avis que la réduction des salaires, telle que décrétée, il y a quelque temps, soit appliquée jusqu'à ce que soit réglée, aux Etats-Unis, la question de même nature qui s'y débat. M. James Simpton, représentant des Unions, se prononce nettement pour le contraire.

5.— Aujourd'hui même, dans toutes les mines de la Nouvelle-Écosse, les 12,000 mineurs qui étaient en grève depuis le 15 août reprennent leur travail.

— Quatre Pères Blancs d'Afrique, arrivés dans notre pays depuis quelques mois pour y visiter leur famille, s'embarquent à bord de

l' "Empress of France" pour retourner dans leurs missions du centre africain.

6.— Le ministère des postes, à Ottawa, annonce l'apparition prochaine du nouveau timbre rouge de 20 sous pour le service de livraison spéciale.

— Dans un discours prononcé au banquet du Mérite Agricole, l'hon. M. A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, annonce que le gouvernement provincial prendra bientôt à sa charge l'entretien des routes qu'il fait construire à travers la province.

7.— A Montréal, dans la Salle de la Bibliothèque St-Sulpice, s'ouvre le 7ème Congrès de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord.

— M. le Dr Ludger Forest, candidat du gouvernement Taschereau, est élu par acclamation dans l'élection complémentaire de Sherbrooke.

— A la séance du Conseil fédéral, l'hon. Mackenzie King, premier ministre, fait connaître les noms de ceux qui représenteront le Canada à la Conférence Internationale du Travail à Genève. Ce sont les Hon. MM. Ernest Lapointe et Jas. Murdock pour le gouvernement, W. C. Coulter, de Toronto, pour les patrons, et Tom Moore pour les ouvriers.

8.— Le ministre du Travail à Québec, l'honorable M. Antonin Galipeault, annonce que notre province ne sera pas représentée à la prochaine conférence internationale du travail à Genève. Le gouvernement ne trouve aucun sens pratique à ces manifestations.

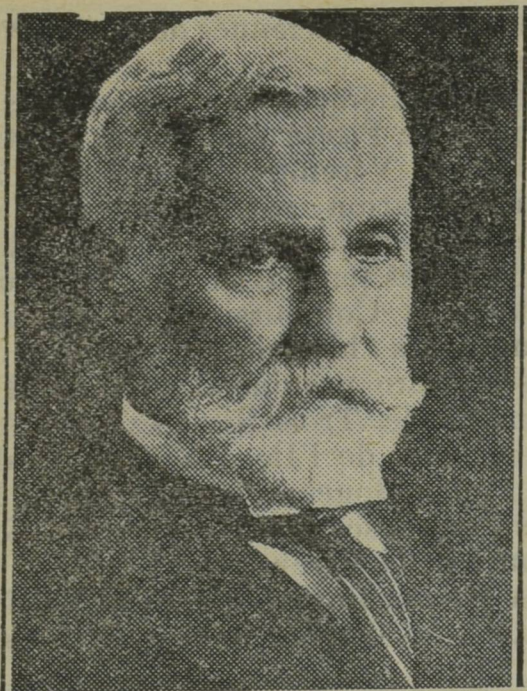
— Un magasin et trois résidences privées sont détruits par un incendie à Deschambault. Un enfant de cinq ans y trouve la mort.

9.— Après beaucoup d'efforts, on parvient à renflouer le "Rapid Prince", vapeur de la Canada Steamship Lines qui s'était échoué dans les rapides de Lachine, le 1er août dernier.

— M. le docteur A. Vallée, de Québec, est élu président de l'Association des Médecins de Langue française de l'Amérique du Nord.

11.— D'après les rapports du ministère fédéral des finances, la dette nette du Canada a diminué de près de cinq millions de piastres, au cours du mois d'août dernier.

12.— Une dépêche de Rome, nous apprend que Sa Sainteté Pie XI vient de nommer M. l'abbé Joseph-Eugène-L. Limoges, curé de Ste-Jovite, évêque de Mont-Laurier. Mgr Limoges était administrateur du diocèse depuis la



FEU M. R.-B. ANGUS
Ancien président de la Banque de Mont-
réal, directeur du C. P. R., décédé
à l'âge de 92 ans.

mort de Mgr F.-X. Brunet, arrivée le 7 janvier dernier.

13.— A la séance du Conseil des Ministres, tenue avant midi, on fixe au 4 octobre prochain l'ouverture de la session annuelle du Parlement de Québec.

— La nouvelle cathédrale de Le Pas, Manitoba, est bénite par S. G. Mgr Béliveau, archevêque de St-Boniface.

— A l'Hôtel de Ville de Québec a lieu l'ouverture officielle de la clinique dentaire municipale. M. le Docteur Lantier, ancien échevin, en est le directeur.

16.— A sa résidence d'été de Senneville, près de Montréal, décède, à l'âge de 92 ans, M. R.-B. Angus, ancien président de la Banque de Montréal, directeur de cette institution, du Pacifique Canadien et de plusieurs autres sociétés financières.

— Un incendie détruit les moulins de M. Jos Gosselin, deux magasins et six résidences privées à Lévis.

19.— M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, télégraphie aux autorités anglaises que leur proposition au sujet de la participation à la démonstration britannique aux Dardanelles, doit être soumise à l'étude du Parlement canadien. Il sollicite en même temps de nouvelles précisions.

— Le Ministre des Affaires étrangères de France fait cadeau de trois mille francs à l'Association d'éducation d'Ontario pour lui aider dans sa lutte pour la survivance du français dans cette province.

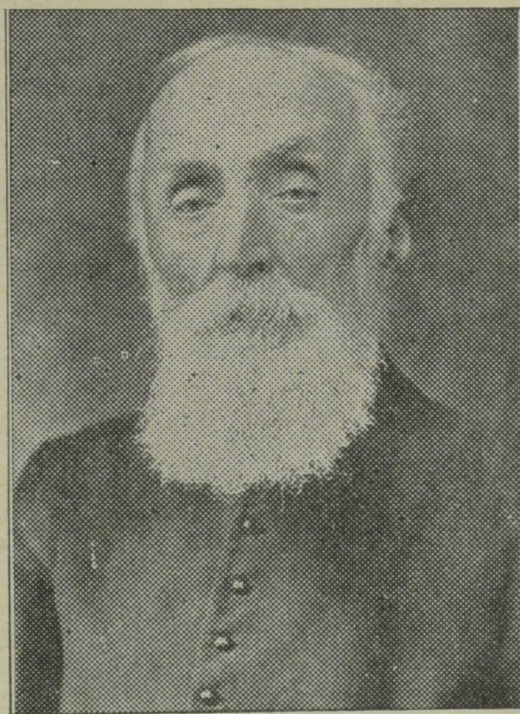
20.— D'après une enquête que vient de faire un reporter de *l'Action Catholique*, il y aurait près de 23,000 enfants dans les écoles catholiques de Québec.

— S. G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield, nommé récemment archevêque d'Ottawa, prend solennellement possession de son nouveau diocèse.

— Sa Grandeur Mgr J.-R. Léonard, évêque de Rimouski, bénit la pierre angulaire du nouveau Séminaire diocésain.

21.— On fait l'essai dans le fleuve Saint-Laurent, en face de Québec, d'un traîneau-marin (Sea Sled) sorti des usines de la Cie Canadienne Vickers Ltée, de Montréal. Cette embarcation évolue à une vitesse de 48 milles à l'heure.

22.— Le chef du parti progressiste fédéral l'hon. M. T.-A. Crerar, en arrivant à Ottawa où il a une entrevue avec le premier ministre, fait la déclaration suivante : " Depuis mon arrivée ici, les renseignements qui m'ont été communiqués n'ont pas modifié l'opinion que je m'étais faite auparavant, que les troupes canadiennes ne devraient pas être envoyées de l'autre côté, ni même promises, sans que les représentants du peuple aient eu l'occasion d'étudier la question et de se prononcer en chambre. La guerre est terrible dans ses conséquences, et je prétends que le peuple du Canada, a le droit d'être parfaitement mis au courant des questions en jeu et de leur effet sur ce Dominion avant de nous lancer dans une entreprise aussi grave ".



FEU L'ABBE LUCIEN GAGNÉ
Ancien curé de Saint-Ferdinand d'Halifax.

24.— La bénédiction du nouveau pont sur la rivière Batiscan, que vient de faire construire le gouvernement provincial, suivie d'une démonstration politique où plusieurs ministres libéraux de Québec et d'Ottawa prennent la parole, marquent l'inauguration officielle de ce pont.

— A Arthabaska, on dévoile un monument élevé à la mémoire de Sir Wilfrid Laurier.

— Une conflagration dévaste le village de Kamouraska. Plus de trente résidences et dépendances sont la proie des flammes. Les pertes sont évaluées à plus de \$150.000.

25.— Un incendie détruit huit maisons dans le village de St-Victoire, Richelieu, et cause des dommages pour près de \$100,000.

— L'hon. M. Archibald, juge en chef suppléant de la Cour Supérieure de la Province de Québec, transmet au ministre fédéral de la Justice l'acte de sa démission.

— L'église historique de Saint-Charles-sur-Richelieu est détruite par un incendie. Cette

église, une des plus anciennes de notre province, datait de 1740.

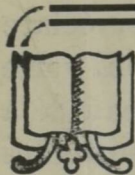
28.— Le dévoilement de deux statues, l'une à la mémoire de Pierre Boucher et l'autre à la mémoire de la Vérendrye donne lieu à une belle démonstration patriotique en face de l'Hôtel du Parlement de Québec. Des discours y sont prononcés par l'Hon. M. A. Turgeon, président de la Commission de conservation des monuments historiques, par l'hon. M. A. David, secrétaire provincial; l'hon. M. Normand, maire de Trois-Rivières, M. Anatole de Boucherville, de l'Île Maurice, un descendant de Pierre Boucher, et par M. le Dr De Varennes, un descendant de Pierre Gaultier de Varennes de la Verendrye.

29.— A St-Ferdinand d'Halifax décède M. l'abbé L.-E.-A. Gagné, ancien curé de cette paroisse, à l'âge de 77 ans.

30.— A l'Université de Montréal s'ouvre le cinquième congrès des Notaires de la Province de Québec.



STATUES DE PIERRE GAULTIER DE VARENNES DE LA VERENDRYE ET DE PIERRE BOUCHER qui ont été dévoilées le 28 septembre. Elles sont placées sur la façade de l'Hôtel du Parlement, à Québec.



Gauserie scientifique



La machine humaine

LE FOIE

QUATRE DE SES FONCTIONS

Le foie a de multiples fonctions, qui tiennent à la cellule hépatique que nous avons décrite dans le dernier article. De ces fonctions nous ne mentionnerons que les principales, car il en est d'accessoi-res, et il en est même encore de peu définies, autour desquelles les savants se disputent.

Le foie fait de la bile.

Il fait du glycogène.

Il fait de l'urée.

Il arrête les poisons et les microbes.

* * *

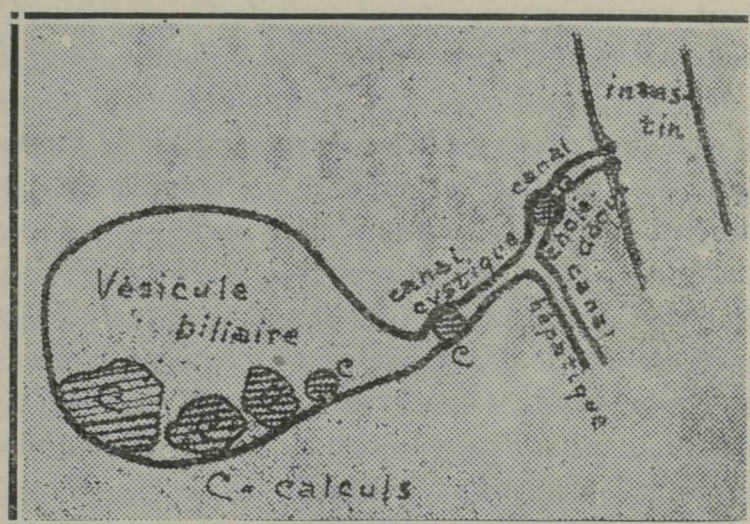
La cellule hépatique fournit les principaux éléments de la bile; ils lui sont apportés surtout par la veine Porte, car, malgré que la sécrétion biliaire continue après la ligature de ce vaisseau, elle est fort diminuée.

La bile secrétée, elle progresse à travers les canaux jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au cholédoque. Là elle est arrêtée par un sphincter, véritable barrière élastique, et refoulée dans la vésicule biliaire. Elle s'y épaissit en perdant de son eau, et attend le moment de remplir ses fonctions. Ce moment arrive deux ou trois heures après les repas, quand la bile est déversée dans les intestins, où elle joue un rôle important dans la digestion. C'est alors que les calculs, quand il en existe dans la vésicule, se mettent en marche à leur tour, et provoquent durant leur migration ces douleurs effroyables que l'on appelle les "coliques hépatiques."

Dans l'intestin la bile aide à la digestion des graisses, qu'elle émulsionne, active les contractions, garde humide le bol alimentaire qui chemine, et prévient certaines putréfactions.

En son absence les graisses non absorbées passent dans les selles; ces dernières deviennent dures, grisâtres, et la constipation est très tenace.

* * *



La cellule hépatique forme aussi du glycogène et de la glycose, aux dépens des aliments dont la veine Porte lui charrie la substance. Les sucres et les substances hydrocarbonées sont absorbés dans l'intestin sous forme de glycose. Le foie transforme cette glycose en lui enlevant une molécule d'eau. La puissance du foie en cette matière est cependant limitée. Au delà d'une certaine quantité il ne peut plus transformer le glycogène; quelquefois même il le transforme très peu ou pas du tout; c'est alors qu'il y a glycosurie, ce que l'on appelle diabète.

Ce glycogène formé par le foie est une substance de passage, ou plutôt de réserve, correspondant à l'amidon des végétaux. Mais pendant que ce dernier n'est utilisé qu'à certaines époques, l'amidon animal est constamment déversé dans la circulation.

On peut juger de son importance par celle du rôle joué par le sucre dans l'organisme. Le sucre n'est pas une friandise comme beaucoup le pensent; c'est un aliment dont la nécessité est maintenant si reconnue qu'il entre pour une large part dans la ration des soldats, et même des chevaux de cavalerie. Mais pour produire son effet bienfaisant, il faut qu'il soit assimilé, c'est-à-dire transformé préalablement en un produit spécial que l'organisme puisse absorber. C'est le foie qui est chargé de lui faire subir les transformations nécessaires; et ce n'est pas là le moindre service rendu par cette glande importante.

* * *

Elle en rend encore un autre au sujet de l'urée.

L'urée est un produit d'usure; il représente un des termes ultimes de la désassimilation, ou, si l'on aime mieux, de la transformation des matières azotées. Car dans la machine humaine, rien ne reste stationnaire, puisque tout est vivant, et comme tout remue constamment, tout doit se renouveler constamment. On rencontre dans le foie deux fois plus d'urée que dans les autres tissus, parce que le foie est le lieu principal de la formation de l'urée. C'est dire qu'un trouble un peu accentué dans le fonctionnement du foie a toujours du retentissement sur l'organisme: Il y a diminution de l'urée, et augmentation des produits moins avancés de la désassimilation, qui sont toxiques. Lorsque, dans ces cas, le rein ne suffit plus à éliminer le surplus de toxines, il survient cette maladie grave qu'on appelle l'urémie.

* * *

Enfin, un autre des grands rôles du foie est d'opposer une barrière aux agents infectieux et aux poisons. Le foie est dur aux microbes qui sont forcés de le traverser avec le courant sanguin. Un très grand nombre y laissent leurs os — au figuré s'entend, car ils n'en ont point — et les autres en sortent en plus ou moins bon ordre.

D'autre part, le foie est un filtre que les poisons ne traversent pas sans y laisser quelque chose de leur nocivité. C'est ce qui explique que certains médicaments ingérés par la bouche, comme la morphine par exemple, produisent moins d'effet à dose égale que ceux injectés directement sous la peau. En revenant de l'intestin par la veine Porte, ils paient tribut au foie et en sortent affaiblis, quand ils ne sont pas annihilés.

Le foie comme on le voit est un rude travailleur et un gardien vigilant.

LE VIEUX DOCTEUR

Comment on devient sourd

II



CHACUN sait qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre. Mais ce n'est point de cette surdité, si fréquente pourtant, que nous parlons, ni non plus de la surdité dite hystérique, elle est

fort rare, qui, sans lésion de l'oreille, éclate brusquement à l'occasion d'une émotion, varie d'intensité et vient compléter un faisceau déjà compact et caractéristique de symptômes hystériques.

La surdité authentique est une infirmité extrêmement fréquente, surtout chez les vieillards, et certains prétendent, avec statistiques à l'appui naturellement, qu'on la rencontrerait dans l'enfance, à l'état d'ébauche plus ou moins avancée dans la proportion énorme d'un petit sourd sur cinq enfants. Il y a là, sans doute, quelque exagération, mais il n'est pas moins vrai que beaucoup de petits enfants qui à l'école se laissent devancer par leurs petits camarades sont des sourds qui apprennent mal parce qu'ils entendent mal les explications du maître, et qui, peu à peu, se découragent et perdent toute émulation.

Or, la surdité n'est pas toujours un mal fatal, une infirmité incurable, et il convient, chez les enfants surtout, de s'inquiéter des premiers symptômes afin d'y remédier à temps.

On peut bien dire que la vieillesse est la cause la plus fréquente de la surdité. Il est sans doute bon nombre de personnes âgées, et même très âgées, qui gardent bon pied, bon œil et l'ouïe fine, mais, à vrai dire, ces personnes qui ont passé 80 ans, voire même 90 ans, ne sont des vieillards que de nom. Leurs tissus sont restés souples; elles n'ont point encore de bourdonnements d'oreilles, ne sentent point de jets de vapeur, signes précurseurs de la fâcheuse surdité; leurs artères ne sont point sclérosées, le sang y circule à l'aise, sans à-coups désordonnés capables de tout bouleverser. En un mot, leurs artères sont restées relativement jeunes, et ces personnes, bien que comptant 80 ou 90 ans, n'ont, en fait, que l'âge de leurs artères.

Malheureusement, tous les vieillards ne savent pas rester ainsi jeunes, et la sclérose, peu à peu, rend leurs tissus durs, leur oreille paresseuse, puis de plus en plus sourde.

Cette surdité-là, on peut, sinon l'éviter, du moins en retarder l'échéance à condition de s'y prendre à temps, dès la cinquantaine, dès la quarantaine même chez les arthritiques, et observer scrupuleusement le traitement — sobriété, frugalité, grand air, massage, exercice... — de l'artério-sclérose.

Une fois installée, elle tient bon, et pour la chasser, il n'est vraiment rien d'efficace. Mieux vaut donc lui faire humble accueil, vivre avec elle de bonne compagnie et lui savoir gré encore de ne pas procéder avec trop de vivacité.

Prenons maintenant un cas de surdité guérissable, celle qui relève de l'obstruction du conduit auditif externe par un corps étranger quelconque qu'il suffira d'enlever pour rendre l'ouïe au sourd.

S'il s'agit d'insectes, de petits pois, de haricots, on se rend compte généralement de l'incident et l'on ne tarde guère à recourir aux bons offices du médecin, mais il n'en est pas de même quand l'obstruction provient de bouchons épidermiques constitués lentement par un amas de débris épidermiques résultant de la desquamation cutanée du conduit au cours de l'eczéma chronique, par exemple, ou tout simplement de bouchons de cérumen.

On sait que le cérumen, matière jaune semblable à la cire, est un produit normal sécrété par des glandes du conduit auditif, dans le but de lubrifier les parois de ce conduit. Il arrive que cette sécrétion, normalement peu abondante, augmente exagérément, et il s'ensuit la formation d'un bouchon qui, peu à peu, grossit et atteint une taille suffisante pour obstruer complètement le conduit.

Bien avant d'atteindre ce développement, le bouchon de cérumen peut causer déjà des ennuis ; des bourdonnements d'oreille plus ou moins violents, parfois fort agaçants et une résonance insupportable de la voix dans l'oreille.

Il est remarquable que, avant d'être complète la surdité s'est manifestée de façon intermittente, coupée de périodes d'audition presque normales, et que, chaque fois, elle est apparue brusquement.

En observant bien, on s'aperçoit, dans ce cas, généralement, que c'est au cours de la toilette qu'on est devenu sourd, en se lavant l'oreille, en la récurant avec un cure-oreille quelconque, en prenant un bain.

Tout cela s'explique bien, parce que le cérumen, étant fort hygrométrique, se gonfle sous l'influence de l'humidité et se rétracte sous l'influence de la sécheresse.

Théoriquement, le traitement s'énonce très simplement : enlever le bouchon. Pratiquement,

il demande quelques soins et relève sinon du spécialiste du moins du médecin.

Les bouchons épidermiques sont très durs, très adhérents et récidivent souvent. Il faut avant de les chasser par lavage les ramollir avec des dissolvants appropriés, l'huile salicylée par exemple.

Les bouchons de cérumen sont moins durs habituellement, mais il convient cependant de les ramollir avant de chercher à les expulser. L'eau oxygénée dans les circonstances agit parfaitement. L'expulsion se fait au moyen d'un jet d'eau bouillie tiède dirigé entre la paroi du conduit et le bouchon de façon à chasser celui-ci en le poussant par derrière.

En voyant le monstre horrible et noirâtre dans la cuvette, on s'étonne, on rougit, et, si l'on osait, on protesterait malgré l'évidence, qu'une oreille si bien soignée, si patiemment récurée, si souvent époncée, ait pu donner asile à pareil hôte. Et pourtant, l'expérience le crie, ce sont habituellement les oreilles les mieux lavées, les mieux récurées, les mieux époncées que ferme le bouchon de cérumen.

Cela veut dire que les petits soins que nous prodiguons communément à nos oreilles et à celles de nos petits enfants ne sont point ceux qui leur conviennent et dont nous dirons un mot bientôt.

Pourquoi, direz-vous, tant de cérémonies pour enlever de l'oreille un vulgaire bouchon de cérumen, un amas de débris épidermiques, voire même un corps tout à fait étranger, comme le petit haricot que l'enfant, par mégarde, a poussé, en se jouant, dans le conduit ? Pourquoi tout simplement ne pas s'armer d'un stylet à pointe mousse, d'une sonde cannelée, d'un vulgaire cure-d'oreille, pour extraire rapidement le corps du délit ?

Parce que, cela est dangereux. Le médecin prudent ne s'avise jamais de procéder ainsi. A plus forte raison, le profane doit s'en abstenir s'il veut éviter de blesser le conduit, de blesser le tympan, ou, tout simplement même de pousser plus loin et de rendre plus difficile l'extraction du bouchon de cérumen ou du haricot chassé par des manœuvres intempestives au delà de l'isthme qui rétrécit en son milieu le conduit auditif dont la forme, ne l'oublions pas, est un peu celle d'un sablier.

Science Ménagère

Quelques recettes pratiques

UN DINER

SOUPE AUX FÈVES.— BOUILLON DE BŒUF A LA MINUTE.—POMMES DE TERRE EN PURÉE.
—SALADE DE BETTERAVES.— POU-
DING AU SUIF.—SAUCE.—THÉ.

Faire tremper la veille au soir, une chopine de fèves dans de l'eau froide. Le lendemain les laver, les mettre dans leur eau de cuisson qui doit être froide. Après vingt minutes de cuisson, jeter cette eau et ajouter trois pintes d'eau bouillante, faire cuire jusqu'à ce que les fèves soient bien tendres : l'eau est alors en partie consommée. Faire revenir dans la graisse (1 c. à table) au moins 2 oignons hachés fin, ajouter 2 c. à table de farine et une c. à table de beurre, étendre avec deux pintes de lait chaud. Laisser jeter un bouillon et mélanger aux fèves. Assaisonner de sel, poivre, persil haché, Laisser mijoter de quatre à cinq minutes. Servir.

Le bouillon de bœuf à la minute se prépare comme suit : Couper en petits morceaux une livre de bœuf maigre, la couvrir d'une pinte d'eau froide. Lorsqu'elle commence à bouillir ajouter deux rondelles de carottes, une branche de céleri, un quart de poireau, assaisonner, et laisser mijoter durant une heure. Passer au tamis et servir chaud.

Quand il s'agit de pommes de terre en purée, faire cuire à l'eau bouillante salée, douze à quinze pommes de terre. Lorsqu'elles sont cuites, enlever l'eau et les passer en purée. Ajouter une tasse de lait chaud, battre quelques minutes avec une cuillère de bois afin de rendre la purée blanche et légère. Ajouter une c. à table de graisse fondue, assaisonner et déposer avec goût dans un plat.

Voici pour la salade de betteraves : Laver avec précaution cinq ou six betteraves, avoir soin de ne pas les couper et les faire cuire à l'eau

bouillante. Lorsqu'elles sont cuites, les trancher avec goût en rondelles ou en carrés. Les placer dans un saladier, les assaisonner de sel et poivre. Faire chauffer une chopine de vinaigre avec un quart de tasse de sucre et verser le tout sur les betteraves. Servir froid.

Voyons maintenant comment confectionner la pouding au suif et la sauce qui l'accompagne.

Dans une tasse de mélasse mettre deux c. à thé de soda, brasser. Ajouter une tasse de suif haché, un œuf battu et de la muscade. Faire la détrempe en alternant avec une tasse de lait et trois tasses de farine. Y mélanger une tasse de raisins au préalable saupoudré de farine. Mettre la préparation dans un moule, graissé et fariné. Faire cuire à la vapeur durant deux heures. servir avec la sauce que voici : Mettre dans une marmite une tasse de cassonade, une c. à table de vinaigre, une c. à thé de beurre, de la muscade. Verser sur ces ingrédients une chopine d'eau bouillante. Laisser mijoter dix minutes, ajouter deux c. à thé de farine de maïs délayée. Laisser mijoter de nouveau quelques instants. retirer du feu et ajouter l'essence au goût.

UN SOUPER

PURÉE DE LÉGUMES AUX ŒUFS BOUILLIS.—
CAROTTES A LA BÉCHAMEL.— CRÊPES AU
RIZ.— CAFÉ.

Faire cuire dans l'eau salée, dix-huit pommes de terre d'une moyenne grosseur et un demi-navet. Après la parfaite cuisson, les écraser avec le presse-purée. Ajouter vos oignons revenus dans deux c. à table de graisse, du sel, du poivre et une tasse de lait chaud. Battre le tout quelques minutes. Dresser en pyramide dans un plat. Faire une cavité au milieu, la remplir d'œufs bouillis préparés de la manière suivante : Battre quatre œufs, ajouter du sel, du poivre et quatre c. à table de lait. Faire fondre dans une poêle une demi c. à table de beurre, y verser la préparation, et la faire cuire jusqu'à ce qu'elle ait une

consistance crêmeuse en remuant constamment avec une fourchette de bois.

Pour les carottes à la Béchamel : Faire cuire quatre à six moyennes carottes dans l'eau chaude salée. Lorsqu'elles sont cuites les mettre dans une sauce béchamelle préparée comme suit : Faire fondre quatre cuillerées à table de graisse de rôti ou de beurré, y mélanger quatre c. à table de farine. Verser peu à peu en tournant toujours, une pinte de lait chaud. Ajouter du jus d'oignon, du poivre et du sel. Servir chaud.

Terminons par la préparation des crêpes au riz. Faire cuire une tasse de riz dans une chopine et demie d'eau bouillante. Après vingt minutes de cuisson, ajouter une chopine et demie de lait chaud ; laisser mijoter jusqu'à parfaite cuisson. Retirez du feu laisser refroidir, ajouter deux prunes d'œuf battus, une tasse de farine tamisée avec deux c. à thé de poudre à pâte. Lorsque la détrempe est faite ajouter les blancs d'œufs montés, une cuillerée à thé de sel. Faire chauffer une poêle, y déposer une c. à thé de beurre et de graisse mélangés. Faire cuire les crêpes par petites cuillerées ; laisser dorer les deux côtés et servir chaud avec du sucre d'érable ou un bon sirop.

MARIE ROLLET

La main du prêtre

La Main du Prêtre, main bénie,
Main visible du Tout-Puissant,
Baptise, absout et communie !
Par elle, en nous le ciel descend.

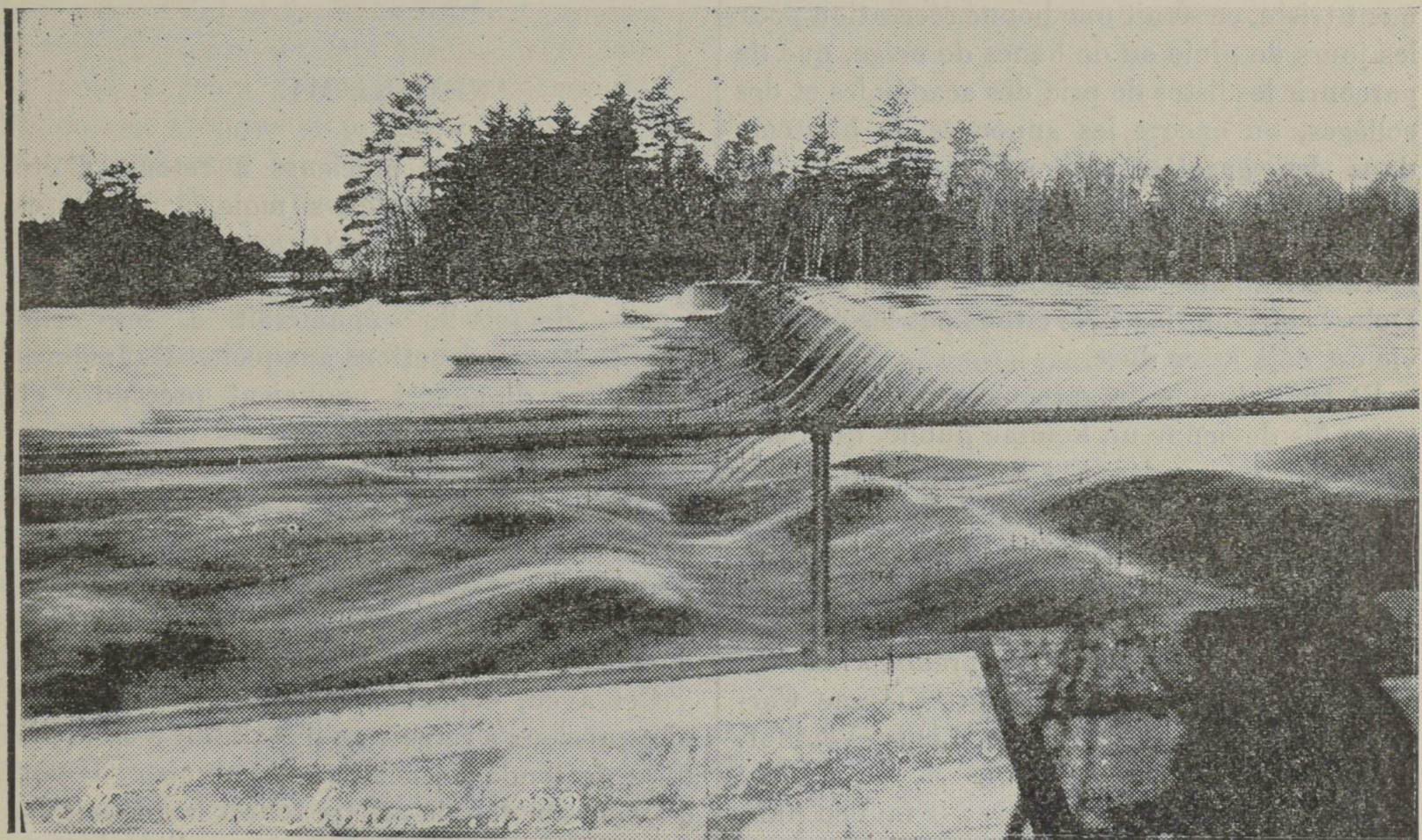
Elle soutient, elle pardonne,
Elle affirme la vérité.
Comme elle reçoit, elle donne ;
C'est la main de la Charité.

La Main du Prêtre, Oh ! qu'elle est belle !
Quand elle appuie un front contrit !
Quand elle courbe un front rebelle
Au joug léger de Jésus-Christ !

La Main du Prêtre, Oh ! qu'elle est douce !
Elle aide, elle enseigne à souffrir,
Jamais cette main ne repousse
Une douleur qui veut guérir.

La Main du Prêtre, Oh ! qu'elle est forte !
L'enfer tremble sous cette main,
Qui du ciel nous ouvre la porte,
Comme elle en ouvre le chemin.

R. P. V. DELAPORTE, S.J.



L'ILE SAINT-JEAN ET LE BARRAGE SUR LA RIVIÈRE DES MILLE-ISLES, A TERREBONNE

Quel nom lui donner?

— Oh ! le joli bébé. Comment s'appelle-t-il ?

— Alméda.

— Alméda ? Joli nom, hein ! Est-ce un petit garçon ou une petite fille ?

— C'est un petit garçon, voyons ! puisqu'il s'appelle Alméda !

— Évidemment ! Et la bambine ?

— Elle s'appelle Emelda.

— Ça se ressemble un peu.

— Mais pas du tout !...

Je ne me sentis pas en air de continuer la conversation. J'étais furieux. Peut-on affliger ainsi des enfants, des petits anges du bon Dieu, en leur clouant à plaisir des noms pareils ? Voilà deux petits êtres charmants, condamnés pour la vie, de par la fantaisie d'un parrain et d'une marraine, bons chrétiens par ailleurs, à subir un nom dont ils auront honte jusque sur leur épitaphe.

Dieu merci, dans les villes on en revient de plus en plus aux beaux noms catholiques et français ; mais, les campagnes tiennent bon, surtout les fonds des rangs et les bouts de concessions. S'il n'y avait pas là quelque chose de réellement triste, ce serait une bonne récréation pour les jours de pluie ou de bancs de neige, que de parcourir les listes de prix des académies et des collèges, ou encore les annonces de baptême dans les gazettes régionales. C'est là que pleuvent les perles : Laurina, Indiana, Manza, Parise, Lucina, Noëlla, Ena et Edna, Dora et Doralice, Eliane ou Liliane, Dolora, Doloris, Dolorès et Dolorine ! Ne citons pas les pires, la vie est déjà assez dure.

Et les prénoms de garçons ? Supposons que votre fils devienne un homme public, qu'il soit conseiller, maire, député ? Rien n'est impossible en démocratie, n'est-ce pas ? Sera-t-il bien enchanté de s'appeler Eldège, Apérat, Eutrope, Zamilda, ou quelque chose d'approchant ? Non, mais jouez donc à remplacez par des appellations semblables les prénoms de Sir Wilfrid Laurier, de Sir Georges-Etienne Cartier, de Jacques Cartier, de Louis Veillot, d'Albert de Mun et des autres.

Voilà qui est bien compris ; il faut en finir, n'est-ce pas ? Il y a déjà une amélioration de cette ridicule manie de dénicher dans les romans, les calendriers ou les imaginations fan-

tasques les noms les plus distinctifs, et les moins distingués. Continuons de remettre à la mode les honnêtes prénoms, les plus usités en France depuis mille ans : Jacques, Robert, Richard, Hugues, Jean, Paul, Pierre, Yves, Louis, François, Henri, Marcel, Victor, Jules, etc. Donnons des noms simples, uniques, puis ne laissons pas les collégiens doubler, tripler, quadrupler les initiales, à l'américaine. Quand on s'appelle Edouard, Denis, Léon ou Thomas, on ne doit pas signer Edouard-J.-N., Denis-P.-P., L.-P.-L. ou Thomas-B.-C. Encore ici voyons comment signent les Français : René Bazin, Edouard Drumont, Maurice Barrès, etc.

Puisque donc le prénom est le cadeau le plus économique et le plus ordinaire dont les heureux parrain et marraine gratifient leur filleul, qu'ils choisissent donc avec goût parmi un si grand nombre que renferme notre belle langue ; que les mères se servent de leur bon sens français pour rejeter les vocables abracadabrants dont on ne voudrait pas pour un caniche ; et les enfants, une fois grands, se sentiront de la gratitude pour les artistes qui les auront décorés de si gentils prénoms. C'était si simple !...

Bulletin Paroissial de l'I. C.

FÉMINISME

Une indication précieuse à retenir a été fournie, il y a quelques mois, à ce sujet par l'une des oratrices du congrès international des femmes universitaires. Cette demoiselle énumérait à ses collègues toutes les fonctions auxquelles les femmes françaises diplômées pouvaient prétendre et notamment, celle d'ingénieur.

Arrivée à ce point de son énumération, elle dit le peu de succès obtenu par celles de ses compagnes ayant passé par l'École centrale. Les plus heureuses d'entre elles, ajouta-t-elle mélancoliquement, sont celles à qui cela a permis d'épouser un de leurs collègues.

Cet aveu, dépourvu d'artifice, est d'autant plus précieux à retenir qu'il était fait à un auditoire de tendance nettement féministe. Il eût d'ailleurs le don de mettre toutes ces dames en gaieté. On peut conclure ceci, que l'idéal pour une femme, pour toutes les femmes — est d'avoir un mari et d'en être aimée.

Coin de l'Ouvrier

Attitude illogique

LE DROIT DE VIVRE

Nous répétons qu'il est impossible d'accepter le principe de la reconnaissance des "Unions"; car nous entendons être libres et maîtres chez nous".

Voilà une déclaration qui devrait paraître vieux genre; elle ne devrait être relevée que pour parler d'un passé déjà lointain, et cependant, elle est actuelle et de chez nous.

C'est impossible, me dites-vous. En dépit du régime démocratique chauffé que nous avons et qui tend de toutes ses forces à faire disparaître la famille pour ne considérer que l'individu, nous vivons dans le siècle de l'Association. Partout nous ne voyons qu'unions, associations, syndicats, compagnies, coopératives, etc. Les individus voyant que seuls, ils ne peuvent protéger efficacement leurs intérêts s'unissent à leurs confrères, à leurs compagnons, et ensemble étudient les mesures et prennent les décisions qui les protégeront tous.

Mais mon Dieu, dites-vous encore en relisant cette déclaration, le patron qui l'a faite joue au grand pour se permettre ainsi de parler au pluriel.

Pardon, ce n'est pas un patron qui l'a faite; mais une association de patrons. La majorité a décidé du texte.

Alors, s'il y avait des dissidents, ils ne peuvent se vanter d'être plus maîtres chez eux. Ils refusent de reconnaître une union d'ouvriers avec qui ils pourraient traiter d'égal à égal, et ils se laissent imposer ainsi une obligation de majorité à minorité.

Mais l'Association qui a signé cette déclaration voulait rire sans doute, car il n'y a pas de logique qui tienne en face de cette situation? demande-t-on encore.

Oh! pour cela non, c'était très sérieux.

Alors, nous n'y comprenons plus rien.

Nous non plus.

* * *

En effet, comment comprendre? Voici un certain nombre de patrons, travaillant dans les mêmes branches de l'industrie, qui se sentent incapables de surveiller personnellement leurs intérêts tout entiers. Alors, sans demander la permission à personne — ils n'ont pas d'ailleurs à le faire, le droit d'union étant un droit naturel — ils s'unissent, étudient leurs affaires en commun et prennent des décisions qui affectent les intérêts généraux et particuliers.

De leur côté, les ouvriers qui, eux aussi ont des intérêts nombreux et vitaux à sauvegarder (qui va nier cela?) se rendent compte de la même nécessité. Alors, ils s'unissent pour étudier ces intérêts communs et prendre des décisions qui affecteront les intérêts du métier et des membres de l'union.

L'union des ouvriers reconnaît l'association des patrons. Elle trouve tout naturel qu'elle existe, et elle est prête à traiter avec elle des questions les intéressant toutes deux.

* * *

Elle se présente alors devant l'Association des patrons et veut parler. On lui répond tout simplement de passer la porte et qu'on ne traitera qu'avec les individus. Voyez-vous, des unions ouvrières, cela n'a pas de bons sens.

Si je ne me trompe pas, dit avant de partir l'union ouvrière, c'est une union patronale qui me parle?

C'est ça.

Mais pourquoi l'union patronale aurait-elle plus de bon sens, que l'union ouvrière?

La question n'a pas été discutée par l'Association.

Mais enfin, si les patrons ont droit d'avoir une union et de faire que cette union traite avec les ouvriers, pourquoi les ouvriers n'auraient-ils pas droit, eux aussi, d'avoir une association qui pourrait traiter avec l'autre?

A-t-on jamais entendu de questions semblables!

Pourquoi l'union patronale veut-elle avoir le droit de vivre et nous nier le même droit ? Il me semble que le droit à la vie n'en est pas un que l'on discute, surtout lorsque c'est un fait accompli ?

Voilà qui frise l'impertinence, retirez-vous, je ne vous connais pas, vous n'existez pas, je ne m'occuperai pas de vous, nous voulons être maîtres chez nous.

Sur cela, la porte se ferme et l'entrevue est terminée.

* * *

On se demande après cela, pourquoi les relations entre patrons et ouvriers ne sont pas aussi bonnes qu'elles devraient l'être, pourquoi il y a des froissements, des troubles.

Inutile de régimber. Le droit d'union est un droit naturel dont tout le monde peut jouir. Aujourd'hui, tout le monde s'en sert et à l'avenir, plus que jamais tout le monde s'en servira.

Une association qui nie à une autre le droit d'exister se nie elle-même et, cette attitude ne peut avoir que des mauvais résultats.

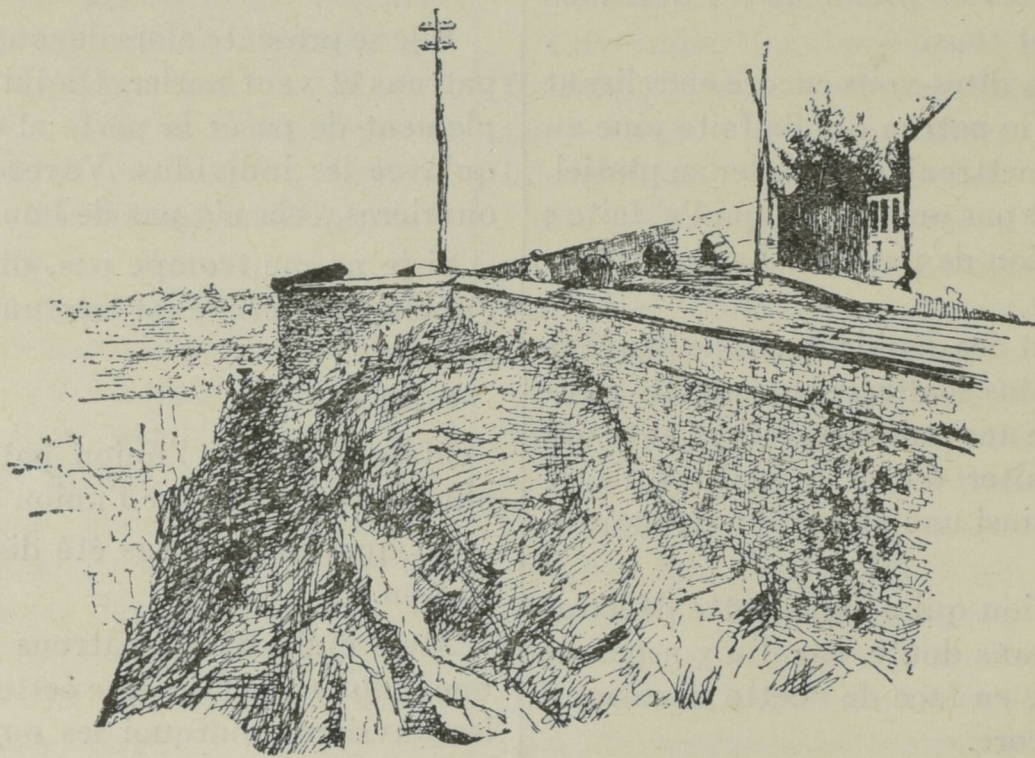
Le soleil luit pour tout le monde dit le proverbe.

[Le Travailleur.]

UN SOUVENIR DE NAPOLÉON

Un de nos vénérés Pontifes, se trouvant à Aix en Savoie, en 1845, fut appelé près du lit où se mourait la fille du général Bertrand, ce fidèle compagnon de Napoléon. Le prélat étonné de la piété forte et généreuse de la mourante, lui demanda simplement : Mais qui donc, ma fille, vous a inspiré des sentiments religieux si élevés ? Mademoiselle Bertrand répondit : "Après Dieu, Monseigneur, c'est l'Empereur. J'étais à Sainte-Hélène avec ma famille (j'avais dix ans), l'Empereur me dit : " Mon enfant, tu es belle ; dans peu d'années tu le seras davantage. Avec ces agréments extérieurs, que de dangers t'attendent dans le monde ! Que deviendras-tu si tu n'es pas prémunie, fortifiée par la religion ? Mais qui te l'enseignera ? Ton père n'en a point, ta mère moins encore. Eh bien ! je remplacerai, moi, l'un et l'autre..." Plusieurs fois par semaine, pendant deux ans, je me rendis avec mon catéchisme chez l'Empereur. Il me le faisait réciter et me l'expliquait. Au bout de ce temps (j'avais alors douze ou treize ans), l'Empereur me dit : " Maintenant, mon enfant, tu es, je crois, assez instruite sur la religion ; je vais faire venir de France un prêtre qui te préparera à ta première communion et qui me disposera à mourir."

Mgr SYLVAIN.



LE VIEUX QUÉBEC

Batterie St-Charles sur les Remparts.

L'apprentissage

L'apprentissage est une question très importante. On en parle beaucoup et il en sera encore question longtemps, parce qu'elle ne sera pas réglée de sitôt, trop d'influences puissantes cherchent à retarder ce règlement.

Il n'est pas sans intérêt de dire ce que l'on fait ailleurs en ce sens et nous donnerons ici, le vœu exprimé par les Syndicats Libres de l'Isère à leur dernier congrès :

“ Considérant d'une part que le choix du métier et son apprentissage ont une répercussion considérable dans la vie de la femme, tant au point de vue moral que matériel, que le perfectionnement professionnel et une certaine instruction générale doivent entretenir et compléter l'instruction élémentaire reçue à l'école et en apprentissage ;

Considérant, d'autre part que l'industrie de notre pays réclame impérieusement le développement de la conscience et du savoir professionnels pour maintenir la renommée de notre production et assurer sa prospérité et son avenir :

L'Union des Syndicats Libres du Tissage émet les vœux suivants :

1° Que selon l'action déjà entreprise par les Syndicats Libres de l'Isère dans nos centres importants du Tissage, les aptitudes de l'enfant pour son métier futur soient étudiées dès l'école par les parents, les instituteurs, les médecins et notées sur des fiches ; qu'à la sortie de l'école l'enfant soit envoyé à l'office d'orientation professionnelle et de placement pour qu'il soit conseillé dans le choix du métier, selon les aptitudes et selon l'état du marché du travail ;

2° Que l'apprentissage soit organisé par la profession au lieu d'être laissé à l'initiative de chacun et que, dans ce but, l'Union des Syndicats Libres du Tissage propose aux Syndicats patronaux d'établir par une convention un contrat d'apprentissage selon le type de Contrat adopté par le Congrès.

Que ce Contrat soit appliqué dans toutes les usines par les soins des Syndicats comme les Conventions des Tarifs et de la durée du travail.

3° Que dans tous les centres des Syndicats, un Concours d'apprentis avec prix soit organisé par le Syndicat Libre du Tissage en collaboration avec la Direction des usines et passé devant un jury compétent.

Que tous les Syndicats s'appliquent à présenter les jeunes ouvrières au certificat d'aptitudes professionnelles.

4° Que les Cours de théories complémentaires et d'histoire de la Soierie, les Cours professionnels divers — avec examen et diplôme — organisés par les Syndicats Libres soient suivis assidument par toutes les ouvrières pour qu'elles se perfectionnent, soit dans leur métier propre, soit dans les diverses connaissances qui leur sont nécessaires.

5° Que devant la crise actuelle de la conscience et de la compétence professionnelles, il soit fait un appel au dévouement des Écoles et des Œuvres de jeunesse, pour obtenir leur collaboration en faveur de l'orientation professionnelle, de l'apprentissage et de la formation morale et technique de la jeune ouvrière.”

LES VOIX SECRÈTES

La nature conseille et partout fait entendre
Sa voix tendre

L'étoile qui rayonne au fond du ciel d'azur

Dit : *Sois pur !*

Sous les vents déchaînés, faible et tremblant,

Dit : *Sois juste !* [l'arbuste,

L'aigle qui plane aux cieux sur un nuage errant

Dit : *Sois grand !*

L'abeille qui remplit de miel sa ruche en paille

Dit : *Travaille !*

L'arbre qui donne à tous des fruits dans la

Dit : *Sois bon !* [saison,

Le saphir dit : Apprends que rien n'est

Je suis sable ! [méprisable

La fleur dit, en s'ouvrant à l'air pour l'embaui-

Sache aimer ! [mer :

Le fleuve dit : Choisis la pente qu'il faut

Sache vivre ! [suivre,

La feuille tombe et dit : Vois, tout doit se

Puis mourir ! [flétrir,

Et fleuve, étoile, abeille, arbre, fleur, tout en

Dit : *Sois homme !* [somme

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M, le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

DEVINETTE

Les maux que les médecins ne guérissent pas sont les mots pour rire.

RÉBUS GRAPHIQUE

Vincent s'est souvenu de ses amis
Mot à mot : 20 — 100 — c sous VENU —
2 — 16 a — mi.

DEVISE CÉLÈBRE

“Par l'épée et par la charrue,” et c'était la devise du maréchal Bugeaud.

ENIGME

Le papier.

RÉBUS N° 31

Demi-vertu ne sait résister à une longue tentation.

Mot à mot : Demi vers — TU — nœud serré — ZIS — T à une longue tente à Sion (Jérusalem).

A trouvé des solutions partielles : M. Salluste Dumais, Collège de Ste-Anne, Kamouraska.

Ont trouvé toutes les solutions justes : Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, et Melle Rose Auger, 35, rue Loretta, Ottawa.

Un prix a été envoyé à Mme Rochefort et à Melle Auger.

CONCOURS N° 38

QUESTION HISTORIQUE

De qui sont ces mots : “ Si la bonne foi et la justice étaient bannies du reste du monde, on devrait les retrouver dans le cœur des rois.”

RÉBUS GRAPHIQUE

li	chaud	no no no	
— et —	—	no no no	Nîmes
e	sont	no no no	

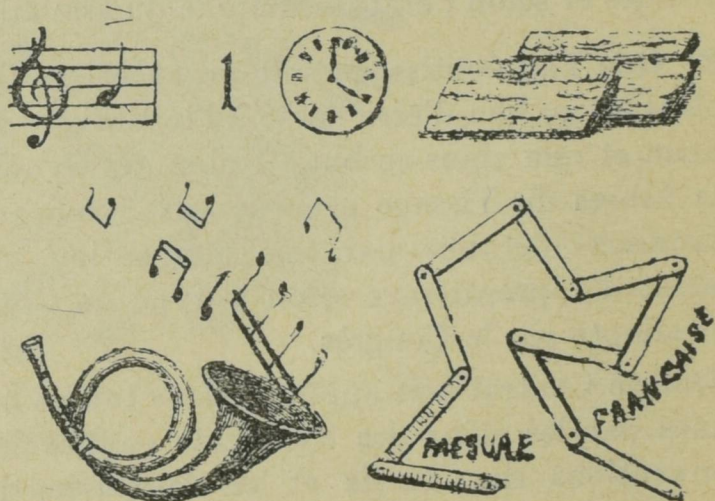
CHARADE

Mon premier coule en Italie,
Mon second croît dans la prairie,
Mon dernier produit l'harmonie,
Et mon tout fait mainte folie.

ÉNIGME

Tournez, retournez-moi
A l'envers, à l'endroit,
Je suis toujours le même,
Onc ne viens en carême
Non plus pendant l'avent.

RÉBUS N° 32



Les trois angélus

Le matin : Les cloches matinales nous disent qu'en acquiesçant à la parole de l'Ange, Marie est devenue l'aurore de notre bonheur, puisqu'elle a fait briller à nos yeux Jésus, le Soleil de justice... Nous offrons alors à notre céleste Mère notre premier bonjour pour la remercier d'avoir veillé sur notre sommeil ; nous lui demandons l'eau de la grâce, seule capable de communiquer à nos âmes la force de travailler pour le ciel.

A midi : Quand l'astre du jour est arrivé au milieu de sa course, les douces vibrations de l'airain sacré continuent heureusement cette prédication du matin, nous invitant à nous reposer un peu... à tomber à deux genoux pour redire cette incomparable parole : "*Et le Verbe s'est fait chair, et Il a habité parmi nous*". Il a comme nous souffert et travaillé...

Le soir : La cloche de l'Angelus donne un caractère de douce et délicieuse poésie aux contrées catholiques... C'est l'heure où la ciel et la terre semblent réunir tout ce qu'il y a de plus doux dans le monde de la nature et dans celui de la grâce pour mieux nous ravir. Dieu est là, penché sur le monde, nous bénit en écoutant nos prières... nous conjurons Marie de porter aux pieds de l'Éternel notre repentir et les mérites acquis durant la journée. *Marie, notre espoir.*

La vie revêt deux formes : Marthe est le symbole de la vie active, et Marie celui de la vie contemplative. L'une conduit à l'autre ; la première est la base de l'édifice, la seconde sa perfection.

Saint GRÉGOIRE LE GRAND.

La petite Lili, six ans, trouve son grand-père terriblement vieux.

— Grand-père lui dit-elle l'autre jour à brûle pourpoint, avez-vous connu l'arche de Noé ?

— Non, certes, répondit le vieillard interloqué.

— Alors, comment avez-vous pu échapper au déluge ?

Le coin du grand-père

Ce coin, près du foyer, c'est le coin du grand-père. C'est là, je m'en souviens, qu'il aimait à s'asseoir, Les pieds sur les chenets, dans sa vieille bergère ; Là qu'il lisait le jour et sommeillait le soir.

Je crois le voir encor. Sa tête, couronnée De beaux cheveux blanchis par l'âge et le chagrin, Se penchait en avant, doucement inclinée ; Son visage était grave, à la fois, et serein.

Son cœur était ouvert à tous. On pouvait lire Le calme sur son front, la bonté dans ses yeux ; Et, lorsque sur sa bouche il passait un sourire, On croyait voir briller comme un rayon des cieux.

Puis il était si bon pour moi ! Dès que décembre, Neigeux, humide et froid, me fermait le jardin, Souvent, à ses côtés, je jouais dans la chambre : Vénérable grand-père et petit-fils mutin !

Je vous laisse à penser le tapage et la fête, Quand la ronfle à mon gré sifflait sur le plancher, Quand mes soldats de plomb, rangés, tambour en tête, Sous mon commandement semblaient prêts à marcher !

" Regarde donc ! regarde ! oh ! regarde, grand-père ! Il souriait, et moi, m'excitant par des cris Au combat, d'un seul coup je culbutais à terre Tous ces pauvres soldats disloqués et meurtris.

Puis, lorsque j'étais las de jouer : " Une histoire, Grand-père ! " Et me voilà sur ses genoux assis. Il cherchait un moment dans sa vieille mémoire, Et, me baisant au front, commençait ses récits.

C'étaient des souvenirs de l'enfance lointaine, Ou bien quelque beau conte, un conte d'autrefois, Terrible... et j'écoutais, ne respirant qu'à peine, Mon oreille et mon cœur suspendus à sa voix.

Souvent, dans la veillée, il prenait son gros livre : " Un vieillard, disait-il, et l'ami du vieillard ! " Et tandis qu'il ouvrait ses deux fermoirs de cuivre, Un céleste bonheur animait son regard.

Les mains jointes, le front recueilli, son visage Reflétait tout son cœur, ce cœur humble et pieux, Et rarement son doigt tournait la sainte page, Sans qu'une douce larme y tombât de ses yeux.

Ainsi Dieu le reprit, lisant sa vieille Bible. Un soir, je l'appelais, le croyant endormi... Il n'était plus ; la mort, comme un sommeil paisible, L'avait couché, serein, auprès de son ami.

Maintenant, son fauteuil est vide. Le grand-père Ne viendra plus jamais s'asseoir au coin du feu. Mais sa place est meilleur au Ciel que sur la terre ; Il ne nous a quittés que pour aller à Dieu.

L. TOURNIER

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

2

Une demi-heure après seulement, la jeune veuve vit apparaître une femme entre deux âges, à l'air douxereux, qui s'excusa de ce retard avec des phrases entortillées. Mme de Vaulan ayant demandé ses bagages, il lui fut répondu qu'une voiture était partie les chercher et qu'ils arriveraient certainement dans un instant.

Mais l'instant s'allongeait indéfiniment, et l'heure du dîner sonnait lorsque les malles firent enfin leur apparition. Force fut donc à Mme de Vaulan et à Ghislain de descendre en costume de voyage.

Dans la salle à manger, ils trouvèrent le duc de Sailles, Mme de Van Hottem et son fils. Le duc était en correcte rédingote, sa belle-fille avait orné son corsage de faille noire d'un fort beau col de dentelle, et le petit Pieter se raidissait fièrement dans son costume de velours bleu.

Mme de Vaulan vit le coup d'œil jeté par le duc sur sa robe noire un peu fanée par le voyage et sur le modeste costume gris de Ghislain. Elle s'excusa aussitôt de cette tenue négligée en expliquant la raison.

Le vieillard eut un violent froncement de sourcils.

— Comment, vous n'aviez pas encore vos malles ! Mais, en vérité, Cornélia, comment le service est-il fait, aujourd'hui ? Voilà trois heures au moins que Mme de Vaulan est arrivée, et on n'a pu lui apporter plus tôt ses bagages ?

— Ce sont des négligences de domestiques, mon père, répondit tranquillement la baronne. J'avais donné des ordres précis, mais on ne peut se figurer la difficulté inouïe avec laquelle on se fait obéir sans délais aujourd'hui.

— Cependant, le service s'est toujours fait parfaitement jusqu'ici, je ne vois pas de raisons pour qu'il n'en soit pas toujours ainsi. Voulez-vous vous mettre en face de moi, ma cousine ?

La jeune femme s'assit à la place de la maîtresse de maison. Elle se sentait un peu gênée à la pensée qu'elle en dépossédait peut-être Mme Van Hottem. En tout cas, la baronne ne paraissait aucunement froissée, rien ne bougea sur sa physionomie froide et paisible, tandis qu'elle s'asseyait à la droite du duc de Sailles.

Le repas très simple, était servi dans de précieuse et antique porcelaine ; trois domestiques circulaient,

silencieux, autour de la table garnie d'une argenterie magnifique. Le vieux duc avait conservé le grand train de maison d'autrefois, malgré ses deuils et sa solitude. Et il avait aussi gardé quelque chose de son esprit original et vif, ainsi que le prouva la conversation qu'il entretenait avec Mme de Vaulan et la baronne. De temps à autre, il jetait un long coup d'œil vers Ghislain, qui écoutait très sagement tout en se demandant pourquoi ce petit garçon si vilain assis près de Mme Van Hottem lui lançait de si méchants regards en dessous.

Le dîner terminé, Mme de Vaulan prit congé du duc et de sa belle-fille. Elle était fort lasse et avait hâte de trouver le repos et la solitude de son appartement.

Sur l'ordre du châtelain, un domestique la conduisit à travers les corridors encore inconnus d'elle. Comme ils passaient devant une voûte imparfaitement éclairée, qui était sans doute l'entrée de quelque couloir de service, Mme de Vaulan entrevit, une seconde, une apparition étrange : une femme au teint brun, enveloppée d'une sorte de tunique de couleur éclatante. Deux sombres prunelles se posèrent sur la jeune femme, puis sur l'enfant, puis l'apparition s'effaça dans les profondeurs de la voûte.

Rien n'était prêt dans l'appartement de Mme de Vaulan, complètement obscur. Appelée par plusieurs coups de sonnette, la femme de chambre arriva enfin, toujours douceuse, avançant des excuses embrouillées, et prépara avec une sage lenteur le coucher de la jeune femme et de l'enfant.

— Maman, je n'aime pas du tout cette Bertine confia Ghislain à sa mère. Et le fils de la grande dame blonde a l'air grognon, n'est-ce pas, maman ?

— Il est peut-être malade, mon chéri. Il faudra, malgré tout, te montrer aimable pour lui. Allons, fais ta prière, mon Ghislain, demande au bon Dieu de devenir un bon petit garçon, afin d'être aimé de ton oncle.

En elle-même, la jeune femme songeait qu'avec la charmante nature de Ghislain il ne serait pas difficile à l'enfant de conquérir le cœur de son parent. Durant le dîner, elle avait remarqué les regards dirigés par le duc vers le petit être qui reproduisait si bien le type de sa race. Et, lorsque l'enfant lui avait respectueusement souhaité le bonsoir, le vieillard l'avait enlevé dans ses bras pour poser un instant ses lèvres sur le front ombragé de boucles blondes.

III

INVISIBLES ADVERSAIRES

Oui, le cœur orgueilleux du duc de Sailles était bien pris par l'enfant blond qui unissait les traits superbes des Mornelles à la grâce charmeuse et l'enveloppante douceur d'Antoinette d'Erques. Les nouveaux arrivés n'eurent pas à faire le siège de la place, celle-ci s'était rendue d'elle-même.

Il résulta, de cette sympathie subite et entière que n'avait pas prévue la jeune femme, une conséquence destinée à lui procurer de graves soucis. Le duc Renaud lui déclara, deux jours après son arrivée, que le gouvernement intérieur allait passer des mains de Mme Van Hottem entre les siennes. Elle eut beau protester, il fut inébranlable.

— Vous êtes la mère de mon héritier, ces fonctions vous reviennent de droit. Cornélia, du reste, est une femme trop sensée pour en éprouver le moindre froissement.

De fait, la baronne avait résigné ses fonctions avec la plus tranquille bonne grâce. Toutes les clés furent apportées, dès le lendemain matin, dans l'appartement de Mme de Vaulan, par la Javanaise qui servait de femme de chambre à Mme Van Hottem. C'était cette femme, ancienne nourrice du petit Pieter, que les voyageurs avaient aperçue sous la voûte, le soir de leur arrivée.

La jeune veuve se trouva donc, tout à coup, à la tête de cette importante maison. Ces rouages intérieurs, depuis longtemps mis en mouvements, devaient nécessairement continuer à tourner sans grandes difficultés, bien que dirigés par une nouvelle main. Mais des complications singulières surgissaient à chaque instant, et cela à propos même des faits les plus simples. En apparence, la domesticité semblait entièrement respectueuse des ordres de Mme de Vaulan. En réalité, la jeune femme avait l'intuition qu'elle n'était pas obéie, qu'une influence occulte s'exerçait qui annihilait son autorité.

Ces oublis de service qui l'avaient étonnée le soir de son arrivée, dans cette demeure pourvue de serviteurs parfaitement stylés, se renouvelaient fréquemment, non seulement pour elle-même, mais encore à l'égard du duc de Sailles. Il s'en plaignit un jour, pendant la partie de whist que faisaient chaque soir avec lui Mme de Vaulan et la baronne.

— Vraiment, mon oncle, vous m'en voyez désolée ! dit la jeune femme, rouge de confusion. Je ne sais à quoi attribuer ces négligences. Mes ordres sont mal compris, peut-être !

— Je vous crois trop douce, Antoinette. Il faut mener ses gens un peu à la baguette, vous savez. Allons, ne vous troublez pas ainsi de ma petite observation.

Mais les négligences se renouvelaient, changeaient de nature, et le service du château de Sailles se désorganisait réellement, malgré les efforts de la pauvre Antoinette.

Que faire cependant devant une résistance qui ne vous heurte pas de front, que l'on sent seulement latente et sourde ?

Elle n'osait demander l'aide de Mme Van Hottem. La baronne, invariablement polie, se tenait sur une réserve paisible et froide qui semblait d'ailleurs la caractéristique de sa nature. Mme de Vaulan ne la voyait guère qu'aux repas et le soir, pendant la partie du duc. Autrement, elle se tenait dans son appartement ou se promenait dans le parc avec son fils. Sa discrétion, on ne pouvait le nier, était parfaite.

Antoinette se demandait parfois avec un peu d'angoisse si cette étrangère n'était pas la cause de l'hostilité qu'elle sentait autour d'elle. Cependant, la baronne ne semblait plus avoir aucun rapport avec la domesticité. Akelma, la Javanaise, assurait seule le service de sa maîtresse, et jamais Mme de Vaulan ne l'avait vue s'entretenir avec qui que ce soit.

Ces soucis d'intérieur pesaient lourdement sur la jeune femme, qui ne trouvait aucun dérivatif dans la vie monotone du château de Sailles. Depuis ses deuils successifs, le duc Renaud avait cessé ses relations du voisinage, et Mme Van Hottem paraissait également fort amie de la solitude. Mme de Vaulan et Ghislain n'avaient donc comme ressource que de se promener dans le parc, heureusement fort étendu.

Les seuls moments heureux pour Mme de Vaulan étaient ceux où elle s'occupait de son fils. Elle lui apprenait à lire, et l'enfant faisait de rapides progrès. L'air très pur que l'on respirait ici lui convenait à merveille, il devenait de plus en plus charmant.

Très souvent, le duc l'appelait près de lui, il s'égayait de ses reparties et aimait à le voir assis dans les grands fauteuils surmontés de la couronne ducale, si joli, si aristocratique, occupé à feuilleter attentivement des albums d'images ou caressant Midas, le vieil épagneul, qui avait été le chien de chasse préféré de Gérard de Mornelles, le fils du duc Renaud.

Très visiblement, l'enfant avait fait la conquête absolue du vieillard. Celui-ci semblait moins renfermé, sa physionomie froide et altière s'éclairait toujours à l'entrée de Ghislain. Le petit garçon jouissait près de lui de grandes privautés, dont il n'abusait pas d'ailleurs, sa mère ayant su, si jeune qu'il fût, le pénétrer du principe de la discrétion. Et la façon sérieuse, vraiment remarquable, dont elle élevait l'enfant, le dévouement absolu dont elle l'entourait, contribuaient, autant que son charme personnel et sa délicate intelligence, à lui attirer l'estime du duc de Sailles.

L'hiver arriva, assez précoce. Dans les cheminées monumentales, des troncs d'arbres brûlaient tout le jour. Le duc, fortement pris par ses rhumatismes, ne quittait plus sa chambre. Tour à tour, Mme de Vaulan et Ghislain, la baronne et son fils, venaient lui tenir compagnie. Ses souffrances le rendaient assez atrabilaire, et Ghislain seul avait le pouvoir de l'égayer un peu.

Les difficultés intérieures ne diminuaient pas pour Mme de Vaulan. Quelque chose d'insaisissable existait, qui annihilait mystérieusement tous les efforts de sa bonne volonté.

Au début de décembre, Ghislain s'enrhuma à la suite d'une promenade qu'il avait faite dans le parc avec Bertine, la femme de chambre. Ce rhume dégé-

néra en bronchite, et l'enfant dut garder le lit. Mme de Vaulan ne le quitta pas tant qu'elle lui vit un peu de fièvre. La nuit, elle dormait à peine, écoutant la respiration embarrassée de l'enfant, toute prête à accourir lorsqu'il se mettait à tousser. Enfin, le mieux se manifesta, et la jeune femme se trouva un peu tranquilisée. Elle se remit à parcourir le château pour veiller à tous les détails, tâche rendue épineuse par l'étrange mauvaise volonté dont elle se sentait entourée. La nuit, elle pouvait dormir maintenant, le cher petit être reposait paisible, dans sa chambre bien chauffée durant le jour, close le soir par elle-même qui ne laissait pas ce soin à la femme de chambre.

Une nuit, elle s'éveilla en sursaut. Un sifflement bizarre, un peu strident, avait retenti.

Sur son visage, elle sentit un air glacé.

Elle se précipita hors de son lit, s'élança vers la chambre voisine. La fenêtre, soigneusement fermée par elle la veille au soir, était grande ouverte, et, dans son lit, l'enfant, découvert, grelottait. Il s'ensuivit une sérieuse complication, dont triompha la vigoureuse constitution du petit malade.

Tant que dura le danger, le duc Renaud se traîna chaque jour jusqu'à la chambre de l'enfant. Lorsque Ghislain entra en convalescence, il le combla de gâteries, et cette maladie parut avoir encore resserré les liens d'affection qui l'attachaient à son héritier.

Le châtelain avait voulu établir les responsabilités au sujet de cette fenêtre ouverte. Mais il ne rencontra que cette constatation absolue : Mme de Vaulan, seule, s'occupait de regarder chaque soir les fenêtres de la chambre de son fils, et cette fois, comme les autres, elle avait rempli cet office de surveillance, ainsi qu'elle le déclara elle-même.

— Mais alors, vous n'avez pas fait attention ! Vous avez eu un oubli, une négligence ! dit le duc avec aigreur.

— Oh ! non, je suis bien certaine d'avoir tout regardé, d'avoir même secoué fortement les deux fenêtres pour m'assurer qu'il n'y avait rien à craindre !

— Alors, comment expliquez-vous ? Personne n'est entré chez l'enfant, ensuite ?

— Non, absolument personne. Toutes nos portes étaient closes.

Elle ne pouvait, en effet, s'expliquer ce mystère, non plus que cet étrange sifflement qui l'avait réveillée opportunément.

Plus que jamais, elle veilla sur son fils. Celui-ci demeurait un peu délicat, le docteur conseillait beaucoup de ménagements et aussi des distractions.

— Il lui faudrait un camarade de son âge, par exemple.

— Hum ! ce n'est pas facile ! observa le duc. Il y a bien Pieter..... mais je crois qu'il ne te va guère, petit Ghislain ?

L'enfant secoua vivement sa tête blonde.

— Non, mon oncle, il était tout le temps de mauvaise humeur, les deux fois que j'ai joué avec lui.

— Oui, c'est un caractère désagréable, je te le concède. Sa mère fait cependant tout ce qu'elle peut pour le transformer. Voyons, qui pourrions-nous te

trouver comme camarade ? Ah ! peut-être le petit d'Aubars ! Vous avez dû voir Mme d'Aubars à l'église, Antoinette ? Elle y est très assidue. Une grande brune, l'air froid et triste, en deuil sévère. Elle est veuve depuis deux ans et habite le petit castel de Rocherouge, tout près de Saint-Pierre. Autrefois, nos deux familles voisinaient beaucoup. Elle vient encore me voir au 1er janvier. Son fils m'a paru gentil, bien élevé. Vous pourriez lui faire une visite, Antoinette, je suis sûr que vous trouveriez de l'agrément dans des relations avec cette jeune femme très distinguée et plus aimable que ne pourrait le faire croire son apparence un peu froide.

Dès le lendemain, Mme de Vaulan se rendait à Rocherouge. Elle se trouva fort bien accueillie par Mme d'Aubars, et le petit Maurice lui parut réaliser le type du camarade désiré par Ghislain. Quelques jours plus tard, les deux enfants jouaient dans le parc du château, et, sur l'ordre du duc, une voiture alla chaque jour à Rocherouge prendre le petit d'Aubars ou y conduire Ghislain, déjà enchanté de son nouvel ami.

Mme Van Hottem n'avait paru se froisser aucunement de voir un camarade du dehors donné au futur duc, alors que son fils, à peu près du même âge, était tout désigné pour remplir ce rôle. Elle n'avait du reste jamais paru très désireuse de voir ensemble les deux enfants, et il fallait convenir que la retraite dans laquelle elle tenait Pieter ne devait pas contribuer à rendre plus sociable ce caractère maussade.

Cependant par politesse, Mme de Vaulan faisait parfois demander le petit Van Hottem pour jouer avec les autres enfants. En voyant arriver Pieter, toujours renfrogné, Maurice faisait une légère moue et Ghislain fronçait un peu ses beaux sourcils blonds. Mais néanmoins, parfaitement élevés tous deux, ils s'efforçaient d'être suffisamment aimables et d'entraîner dans leurs jeux le petit Hollandais.

La Javanaise arrivait toujours avec son jeune maître, elle le surveillait en exécutant de ravissantes broderies. Les prunelles noires, extraordinairement brillantes, allaient sans cesse de lui à Ghislain. A cette servante dont elle paraissait faire un cas immense, la baronne confiait très souvent son fils, et un jour, voyant Mme de Vaulan un peu souffrante se forcer pour accompagner les enfants dans le parc, elle dit, avec sa froide urbanité coutumière :

— Vous pouvez sans crainte les laisser sous la surveillance d'Akelma. Elle ne les quittera pas des yeux, soyez-en certaine, et saura se faire obéir d'eux.

Mme de Vaulan laissa donc les trois enfants s'en aller sous la conduite de la Javanaise. Au retour, Ghislain lui raconta avec enthousiasme qu'Akelma savait de merveilleuses histoires de son pays, et qu'elle avait promis de leur apprendre des jeux nouveaux. Elle était très soigneuse, très attentive pour lui, elle avait veillé à ce qu'il ne prit pas trop chaud en courant, et, lui voyant au front un peu de sueur, elle avait voulu la lui essuyer avec un mouchoir de soie qui sentait très bon. Mais Pieter, jaloux, s'était jeté sur elle et avait saisi le mouchoir en criant :

— A moi d'abord ! Tu n'as pas besoin de t'occuper de lui !

Akelma, toujours si douce pour son petit maître, l'avait brusquement saisi, lui avait arraché le mouchoir et avait jeté celui-ci dans le torrent qui coulait au bas du parc.

— De colère, maman, oui, c'est sûr, car elle avait un air ! Son teint était tout changé, ses mains tremblaient. Mais j'ai un peu mal à la tête, maman, et j'ai bien sommeil.

Ce mal de tête augmenta encore et persista tout le lendemain. Pieter en était atteint aussi, à un degré moindre. Le surlendemain, les deux enfants étaient à peu près remis, mais Ghislain conservait une sorte de langueur qui ne diminuait pas les jours suivants.

De son côté, Mme de Vaulan éprouvait une extrême lassitude, de fréquents malaises venaient l'assaillir. Son sommeil était lourd, peuplé de songes pénibles, elle perdait l'appétit et changeait à vue d'œil.

— Vous êtes vraiment pâlie et maigrie, Antoinette, lui dit un jour le duc de Sailles. Peut-être le climat d'ici ne vous convient-il pas ?

— Je ne sais pas, mon oncle, mais il est vrai que je me sens très fatiguée.

— Eh bien ! il faut vous reposer davantage. Cornélia vous suppléera quelque temps dans votre tâche de maîtresse de maison, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers sa belle-fille qui se trouvait précisément là.

— Mais certainement, mon père, répondit-elle avec une tranquille bonne grâce.

De ce moment, le service redevint irréprochable. Et Mme de Vaulan se trouva soulagée de n'avoir plus à remplir cette tâche singulièrement lourde pour elle. Mais sa fatigue ne disparut pas, bien au contraire, malgré les quelques distractions qu'elle essaya de se procurer ; de plus en plus aussi elle tentait de résister, mais en vain, à cette tristesse découragée qui envahissait son cœur jusque-là si vaillant, même au milieu des douloureuses épreuves déjà traversées.

IV

QUI DONC ?

A travers la grande chambre aux tentures de damas violet, Ghislain venait de se glisser jusqu'au lit de sa mère. Il avait guetté le départ du médecin et venait maintenant savoir si sa chère maman était bien malade. Depuis quinze jours, Mme de Vaulan était prise d'une petite fièvre presque continue qui lui enlevait graduellement toutes ses forces. Elle s'était effrayée et avait fait appeler le médecin, encouragée par le duc de Sailles qu'inquiétait son visible changement. Le Dr Marquet venait de déclarer qu'elle était en proie à une très grande anémie, il avait prescrit des fortifiants, et, au printemps, un changement d'air d'un ou deux mois.

— Je vous promets que vous guérirez vite et facilement, avait-il ajouté d'un air convaincu.

Le courage de la jeune femme s'était trouvé un peu relevé par cette affirmation. Aussi ce fut d'un ton presque joyeux qu'elle dit à Ghislain :

— Bientôt, tu verras ta maman guérie, je l'espère, mon chéri.

— Ah ! quel bonheur, maman ! Cela me fait tant de peine de vous voir malade ! Et nous recommencerons à nous promener ensemble, dites ?

— Oui, bientôt, je crois. En attendant, va-t'en vite, mon mignon, Bertine doit t'attendre en bas. Es-tu bien couvert ? Il y a de la neige, fais attention de ne pas prendre froid.

Elle lui ferma son petit paletot, s'assura qu'il avait ses gants de laine dans sa poche et le regarda s'éloigner. En songeant à son enfant chéri, elle tomba dans une demi-somnolence, ainsi qu'il lui arrivait fréquemment maintenant. Quand elle ouvrit les yeux, le crépuscule tombait. Elle s'étonna de n'avoir pas été réveillée par le retour de Ghislain. Mais Bertine, s'étant aperçue qu'elle dormait, avait sans doute fait marcher l'enfant très doucement. Elle sonna. Ce fut une autre femme de chambre qui parut.

— Bertine ? Pourquoi ne vient-elle pas ?

— Madame, c'est que... il lui est arrivé... un malheur....

La jeune femme se dressa brusquement sur son lit.

— Quoi donc ? Et mon fils ?

— C'est à M. Ghislain, justement que....

— Mais dites-donc ! parlez ! s'écria Mme de Vaulan frémissante.

— Eh bien ! Madame, Bertine est rentrée tout à l'heure comme une folle, en criant que l'enfant était tombé dans la carrière des Sept-Percées. Les domestiques y ont couru, Mme la baronne aussi.

Déjà Mme de Vaulan était hors de son lit. Elle s'enveloppa à la hâte d'un peignoir et s'élança au dehors, sans souci du froid vif de cette soirée et de la neige où s'enfonçaient ses pieds chaussés de pantoufles.

Cette carrière des Sept-Percées était creusée dans la partie Ouest du parc, la plus inculte et par cela même la préférée des enfants. Depuis deux siècles, elle était abandonnée, et la croyance populaire y plaçait l'apparition du fantôme d'un duc de Sailles trouvé jadis assassiné là. Aussi aucun membre du personnel du château ne s'y serait-il hasardé à la nuit tombante, en temps ordinaire, du moins, car aujourd'hui ils étaient tous là, sous la direction de Mme Van Hottem, calme et énergique comme toujours. Pour atteindre par en bas le fond de la carrière, il aurait fallu un temps considérable, aussi la baronne avait-elle décidé qu'un des plus adroits parmi les domestiques descendrait à l'aide d'une corde.

Il avait commencé cette descente lorsque Mme de Vaulan arriva. Elle se laissa tomber à genoux au bord de la carrière, et, les yeux dilatés, à demi morte d'angoisse, elle regarda l'homme glisser dans le précipice au fond duquel gisait Ghislain, son Ghislain.

Des minutes, des siècles s'écoulèrent. La corde remuait, la lueur de la lanterne perçait l'obscurité.

Le domestique apparaissait, montant lentement, embarrassé par un fardeau.

— Vit-il, Léon ?

— Je ne sais. je crois que oui.

Enfin, le sauveteur arrivait au but. Des bras vigoureux se tendirent pour l'aider, il fut hissé au bord de la carrière. Et Mme de Vaulan saisit l'enfant inanimé.

Un cri où se mêlaient l'effroi et la stupeur s'échappa de ses lèvres, répété par tous ceux qui étaient là. Le front de l'enfant était couvert d'un large mouchoir taché de sang.

— Mon Ghislain ! ô mon Dieu ! gémit Mme de Vaulan. Vite, un médecin ! Courez, Antoine !

Et ses mains frémissantes tâtaient les petits membres, s'attendant à les voir brisés. Mais non, il ne paraissait avoir qu'une blessure à la tête.

Et le cœur battait encore.

— Ce mouchoir ? Est-ce vous qui le lui avez mis, Léon ? demanda la voix légèrement agitée de Mme Van Hottem.

— Mais non, Madame la baronne ! J'ai trouvé l'enfant couché sur un tas de sable qui a dû amortir sa chute, je l'ai emporté aussitôt. C'est singulier, ce mouchoir ; il n'est pas venu tout seul. Et l'enfant avait sur lui une couverture bien chaude que j'ai laissée en bas.

— Une couverture, s'exclama Bertine. Pourtant personne ne va jamais dans cette carrière si dangereuse. Et pourquoi, si on a soigné l'enfant, l'a-t-on laissé là ensuite tout seul ?

— Allons, nous éclaircirons cela plus tard, dit froidement la baronne. Le plus pressé est de rentrer.

Déjà Mme de Vaulan s'en allait, serrant éperdument son fils contre elle. Dans la salle des Gardes, le duc attendait, blême d'angoisse. Il eut une exclamation :

— Le voilà ? vivant ?

— Oui, oui, mais blessé.

Elle se hâta vers son appartement, et le vieillard la suivit, malgré l'atroce souffrance de ses rhumatismes. Mme de Vaulan étendit l'enfant sur son petit lit, puis essaya de le faire revenir à lui. Elle y réussit enfin, elle vit s'ouvrir les yeux bruns un peu vagues encore.

— Ghislain, mon bien-aimé !

Sous la caresse des doigts maternels, l'enfant reprenait connaissance. Il murmura :

Maman. mon oncle.

Puis il sourit au vieillard qui posait sa main tremblante sur son petit visage souillé de sable et de sang.

Le docteur arriva peu après, il défit le bandage si mystérieusement posé et constata une plaie assez profonde.

— Si l'hémorragie n'avait été arrêtée juste à temps par ce mouchoir, je crois que l'enfant était perdu, déclara-t-il.

Ce morceau de toile défrayait toutes les conversations du château. Il semblait même intriguer fortement Mme Van Hottem, malgré son ordinaire impassibilité. Sur son ordre, deux domestiques, en passant par le ravin creusé en bas du parc, avaient

visité la carrière. Ils déclarèrent n'avoir relevé aucune trace de pas, Quant à la couverture vue par Léon, elle avait disparu.

La guérison de Ghislain marchait rapidement. L'enfant, un peu abattu les premiers jours, recommençait à causer. Le duc Renaud venait s'asseoir longuement près de lui, malgré la fatigue que lui causait l'étage à monter. Il voulait, disait-il, jouir le plus possible de son petit Ghislain, car il se faisait bien vieux et sentait qu'il n'avait plus longtemps à demeurer sur la terre.

— Comment as-tu fait, petit imprudent, pour t'en aller tomber dans cette carrière ? lui demanda-t-il un jour.

— Mon oncle, je voulais avoir les jolies fleurs.

— Des fleurs dans le parc ? et en pleine neige ?

— Oui, c'étaient de belles fleurs blanches, des roses de Noël, vous savez.

— Des roses de Noël ! Tu rêves, mon enfant, il n'y en a jamais eu dans le parc.

— Oh ! si, mon oncle, c'était bien cela, elles étaient toutes pareilles à celles de notre jardin de Virènes, mais plus belles encore. Je les voyais presque au bord de la carrière, sur un petit tas de neige. J'ai voulu les cueillir pour maman, et, sans rien dire à Bertine qui marchait un peu devant, je me suis approché. J'ai senti alors que je tombais. et puis après, je ne me rappelle plus.

Le récit de Bertine corrobora celui de l'enfant. Elle aussi avait vu les roses de Noël dont on ne retrouvait pas trace, d'ailleurs. L'accident dont avait été victime Ghislain était évidemment dû à un petit éboulement du bord de la carrière. Mais l'être mystérieux qui avait soigné l'enfant demeurait un énigme, malgré tous les efforts d'Akelma, qui semblait plus acharné que quiconque à connaître la vérité.

Maintenant, une terrible crise de rhumatismes clouait le duc à la chambre. Mme de Vaulan, de plus en plus souffrante elle-même, ne pouvait guère l'entourer, surtout ayant à surveiller sans cesse Ghislain, qu'elle ne voulait plus confier à Bertine, trop peu soigneuse. Elle devait se contenter, chaque après-midi, de passer avec son fils deux ou trois heures près du vieillard, et là, entendant généralement vanter le dévouement de Cornélia, son adresse incomparable pour soigner les malades et ses rares facultés de maîtresse de maison. Le duc Renaud semblait en ce moment moins bien disposé pour la mère de son héritier. Si celui-ci jouissait toujours de ses bonnes grâces, il était visible que Mme de Vaulan perdait du terrain, Quelqu'un la desservait-il près de lui ? Elle n'osait le penser et le craignait cependant.

Un soir où il s'était montré plus froid, presque dur à son égard, elle rentra chez elle les larmes aux yeux, lasse à mourir, au moral comme au physique. Laisant Ghislain dans le salon en compagnie de soldats de plomb, elle se réfugia dans sa chambre pour prier et se recueillir.

(à suivre)